



Année universitaire 2015-2016



LE SYMBOLISME EN PRÉHISTOIRE

Histoire, archéologie, anthropologie

Présenté par M. Julien STARCK

Sous la direction de M. François BON
Professeur des universités

Mémoire de **Master 1** mention **Histoire, Arts et Archéologie**
Spécialité Arts et Cultures de la Préhistoire et de la Protohistoire : Europe, Afrique

« L'homme n'est homme que dans la mesure où il l'est parmi d'autres
et revêtu des symboles de sa raison d'être »

André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*

Introduction

« Je pense depuis longtemps que les Néandertaliens avaient les mêmes capacités cognitives que les hommes modernes contemporains, estime le paléanthropologue Bruno Maureille. Mais avec Bruniquel, on a des données très solides pour l'affirmer. »

Il s'interroge sur la fonction de ces structures, qui ne répondent apparemment pas à une « perspective matérielle ».

« Il y a autre chose derrière... »

Mais quoi ? Au plus profond d'une grotte, ne faut-il pas chercher du côté du rituel ou du symbolique ? ¹

« Symbolique » est l'adjectif couramment employé en archéologie pour désigner un vestige dont la fonction n'est pas strictement utilitaire et qui manifeste une préoccupation ou une activité « spécifiquement humaine » : esthétique, spirituelle, religieuse, conceptuelle... « Symbolique » désigne *en général* tout ce régime de la pensée abstraite. Le contenu n'en est souvent qu'esquissé, de même que la liste des témoignages archéologiques pouvant servir de support à l'attribution d'un comportement « symbolique » aux hommes préhistoriques varie en fonction des époques et des archéologues : l'art, bien sûr, mobilier et pariétal, la sépulture, la parure, le langage, la musique, la complexité de l'organisation sociale et des stratégies de chasse, etc. ou l'ensemble tantôt conjoint, tantôt disparate, de ces critères.

« Symbolique » désigne, en creux, tout ce qui constitue l'exception humaine, c'est-à-dire la capacité de l'homme à s'arracher au régime de la subsistance pour inventer, créer, constituer en l'ordonnant un « monde » à travers l'usage de symboles. C'est la célèbre et commode définition négative d'Alexander Marshack, qui désigne comme « symbolique » toute « elaborate non subsistant technology »² : tout artefact conçu à d'autres fins que matérielles. Le symbolisme en préhistoire met donc immédiatement en jeu la question de

¹ Morin, Hervé. « Néandertal s'aventurait au fond des grottes, 140 000 ans avant « Homo sapiens » ». *Le Monde.fr*, 25 mai 2016, sect. Sciences. http://www.lemonde.fr/archeologie/article/2016/05/25/140-000-ans-avant-homo-sapiens-neandertal-s-etait-approprie-le-monde-souterrain_4926458_1650751.html

² Marshack, Alexander, 1986, cité par Delporte, Henri. « Symbolisme et symbolique ». *La préhistoire au quotidien: mélanges offerts à Pierre Bonenfant*, 1996, p. 77.

l'hominisation et la tentative de cerner le passage, dans l'évolution, de l'animalité du primate à l'humanité accomplie. Traditionnellement associés au Paléolithique supérieur et à l'avènement en Europe de la culture aurignacienne, ce saut évolutif, ou cette révolution dans l'évolution, sont aujourd'hui cherchés plus amont dans le temps (au Paléolithique moyen ou Middle Stone Age, avec l'inclusion potentielle de l'homme de Neandertal) et plus largement dans l'espace (Afrique et Eurasie) : les travaux sur « l'émergence des comportements modernes », pour lesquels la découverte d'objets symboliques est particulièrement déterminante, affinent et pluralisent les critères de pleine humanité et en cherchent les origines dans un cadre géographique et temporel multipolaire. Voilà ce que l'histoire du concept de symbolisme appliqué à l'archéologie charrie avec elle : les façons qu'ont eues les archéologues tout au long du XXe siècle et qu'ont ceux de ce début de XXIe d'appréhender le « phénomène humain »³ et la variabilité des critères qu'ils ont utilisés pour dater son apparition.

Le symbolisme, dans la mesure où il est associé à une conception de ce qui fait le propre de l'Homme, interroge l'archéologie sur le plan de ses présupposés anthropologiques. La question qu'il pose est la suivante : le caractère négatif, et variable en son contenu, de son emploi par les archéologues, permet-il de désigner quelque chose de réellement constitutif de l'humanité, ou voile-t-il plutôt un flou anthropologique ? D'autre part, comment et par quels arguments l'archéologie résout-elle le paradoxe de l'immatérialité de cet objet pourtant si précieux⁴ ? Cet objet « symbolisme » existe-t-il et, si oui, par quelle méthode est-il possible de l'appréhender ? Telles sont les deux questions qu'il nous semble important de soumettre à l'archéologie préhistorique.

Nous commencerons par nouer le fil historique de l'élaboration du concept et de son objet, de Marcellin Boule à Francesco D'Errico, en passant par l'œuvre clé d'André Leroi-Gourhan, afin d'en dégager les définitions. Puis nous procéderons à la vérification et à la critique archéologique de ces définitions, avant d'enquêter sur les conceptions anthropologiques qu'elles mettent en jeu. C'est seulement au terme de la traversée de ces trois moments - historique, archéologique, anthropologique - que nous pourrions préciser la teneur de ce mot-clé, ou valise, de « symbolisme ».

³ Pour reprendre le titre du livre de Teilhard de Chardin, Pierre, *Le phénomène humain*. Paris, France: Éd. du Seuil, 1955. La naturalisation de l'homme par la pensée évolutionniste est en même temps un appel à décrire *l'émergence* de sa « culture », autrement dit le phénomène « d'hominisation ». Teilhard de Chardin est à ce titre exemplaire, en tant que chrétien qui s'efforce de penser la spiritualité de l'homme comme complexification et spiritualisation progressive des formes de vie. Le symbolisme, plus neutre que la spiritualité, est par excellence le nom de cet essor progressif, de ce mouvement de complexification technico-culturel du fait biologique.

⁴ Ce problème est résumé par Henri de Lumley, dans l'une des phrases les plus souvent citées en introduction des travaux d'archéologie sur le symbolisme : « le langage ne fossilise pas ».

Histoire du « symbolisme » dans l'archéologie préhistorique

1. 1. L'art et la spiritualité de l'homme paléolithique

Le premier « préhistorien » à employer le terme de « symbole », dans presque déjà toute l'étendue de sa définition actuelle, est un précurseur de la discipline : Jacques Boucher de Perthes, qui décrit les étranges boules de pierre découvertes dans les graviers de la Somme en 1849, trop soigneusement façonnées par les hommes « pour être utilisées comme simples pierres de jet », comme « les symboles des premiers hommes » témoignant d'un « besoin inné de religion »⁵. On sait aujourd'hui dater ces sphéroïdes ou « bolas », à la différence de Boucher de Perthes qui ne pouvait que postuler un temps lointain sans pouvoir le mesurer : leur fabrication remonte à deux millions d'années, autrement dit à *Homo Habilis*⁶.

Pourtant, la religiosité ou la spiritualité préhistorique ne seront réellement et définitivement admises par les archéologues qu'au tout début du XXe siècle, en lien exclusif avec l'espèce beaucoup plus récente d'*Homo Sapiens*, après que l'abbé Henri Breuil et le comte Henri Begouën aient fait connaître leurs relevés des gravures des grottes des Combarelles et de Font-de-Gaume, en 1901-1902, et notamment après que l'éminent Émile Cartailhac ait effectué son fameux « Mea-Culpa »⁷ en reconnaissant l'authenticité des peintures de la grotte d'Altamira⁸. La preuve massive de la spiritualité de l'Homme paléolithique qu'apporte l'art pariétal touche rétrospectivement les objets d'art mobilier, les parures et les sépultures découvertes au siècle précédent, de son onde de choc. Il ne fait plus de doute, au début du XXe siècle, que l'homme de Cro-Magnon était doté d'« attributs spirituels et moraux »⁹ et pratiquait une religion, même « grossière »¹⁰.

⁵ Cf. Lorblanchet, Michel. *Les origines de l'art*. Paris, France: Le Pommier, 2006, p. 103 et 121-122

⁶ Cf. Annexe 1. « Représentation schématisée de l'histoire de l'art préhistorique », *ibid.* p. 10-11.

⁷ Cartailhac, Émile. « La grotte d'Altamira, Espagne. *Mea culpa d'un sceptique* ». *L'Anthropologie*, Tome 13, 1902, p.348-354.

⁸ Tels sont les événements décisifs de la reconnaissance d'une religion préhistorique par les archéologues, d'après Breuil, Henri. *Quatre cents siècles d'art pariétal: les cavernes ornées de l'âge du renne*. Édité par Fernand Windels. Paris, France: M. Fourny : Art et industrie, 1974.

⁹ « Nous pouvons donc être fiers des attributs spirituels et moraux de ces lointains ancêtres ». Boule, Marcellin. *Les hommes fossiles: éléments de paléontologie humaine*. Paris, France: Masson, 1921, p. 260.

¹⁰ L'expression est de Peyrony, Denis. *Éléments de préhistoire*. Ussel, France: G. Eyboulet, 1923.

Les grottes ornées, d'après l'un de leurs principaux inventeurs, l'abbé Henri Breuil, témoignent d'œuvres « grâce auxquelles l'Humanité, tout en prenant confiance, peut se libérer des soins exclusifs d'une existence vulgaire et banale »¹¹. Elles signent l'entrée en scène de l'« imagination créatrice » qui permet à l'homme de dominer « la fange du sol et la poussière des déserts »¹². A travers elles, c'est toute la surprenante, profuse et raffinée « civilisation du Renne » qui se trouve exhumée, celle qu'avaient commencé à reconstituer plusieurs décennies plus tôt les Lartet, père et fils, aux Eyzies de Tayac, en Dordogne : Édouard en découvrant le mammouth gravé sur ivoire de La Madeleine en 1865, Louis en fouillant la sépulture de l'homme de Cro-Magnon en 1868 et en exhumant une parure de coquillages. La double attestation paléontologique et artistique d'un homme paléolithique si proche de nous consacre pour longtemps cette humanité qui « mérite le glorieux titre d'Homo Sapiens » et dont la formule anatomique – « un corps plus élégant, une tête plus fine, un front droit et vaste »¹³ - coïncide avec le déploiement de facultés spirituelles et morales. Marcellin Boule dispose en 1920, pour écrire sa grande synthèse des connaissances préhistoriques, d'une profusion de « témoignages d'habileté manuelle, d'esprit inventif, de préoccupations artistiques et religieuses, de faculté d'abstraction, propre à l'âge du Renne »¹⁴.

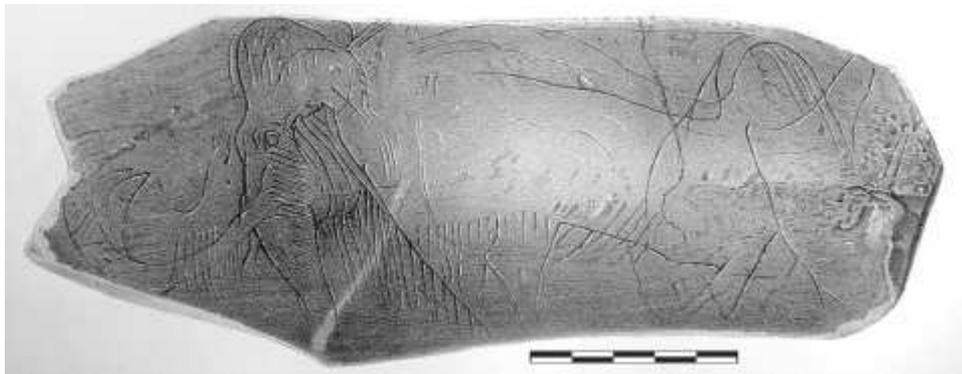


Figure 1 : Premier relevé du Mammouth de la Madeleine. E. Lartet, 1865. In : Paillet, Patrick. « Le mammouth de la Madeleine (Tursac, Dordogne) ». *PALEO. Revue d'archéologie préhistorique*, no 22 (1 décembre 2011): 223-70.

L'art, la parure et la sépulture sont donc les premiers critères de distinction, au sein de la préhistoire, entre une humanité fossile et une humanité certes primitive mais moralement

¹¹ Breuil, Henri. *Quatre cents siècles d'art pariétal: les cavernes ornées de l'âge du renne*. Édité par Fernand Windels. Paris, France: M. Fourny : Art et industrie, 1974, p.11.

¹² Ibid., p. 12.

¹³ Boule, Marcellin. *Les hommes fossiles: éléments de paléontologie humaine*. Paris, France: Masson, 1921, p. 247-248.

¹⁴ Ibid., p. 248.

semblable à nous, comme les tribus indigènes pouvaient l'être dans les écrits des ethnographes qui commençaient à affluer en ce début de XX^e siècle. Le terme de « symbolisme » n'est pas encore utilisé par les préhistoriens de cette époque : c'est la spiritualité, la culture et la civilisation dont les objets d'art préhistoriques signent l'avènement. L'abbé Breuil désigne du nom de « Paléolithique Supérieur » cette phase d'épanouissement culturel « où l'*Homo Sapiens*, remplaçant l'*Homo Faber*, un peu partout dans l'ancien monde, inventa l'art figuré et le développa au service de sa pensée et de ses préoccupations »¹⁵. Le Paléolithique supérieur désignera pour longtemps, et désigne encore aujourd'hui bien que de façon plus nuancée¹⁶, ce saut de l'évolution humaine et ce sceau de l'hominisation qui consiste en un déploiement des marques d'activité symbolique parmi les populations paléolithiques de l'Europe de l'Ouest à partir de 40000 ans BP.

1.2. Les symboles techniques, verbaux, esthétiques

Le terme de symbolisme n'apparaît réellement formulé, comme concept, que dans l'œuvre d'André Leroi-Gourhan. S'il est en quelque sorte introduit, sans être repris, par Jacques Boucher de Perthes, ou utilisé brièvement par Henri Breuil pour caractériser la nature cryptique des signes géométriques qui accompagnent les figurations réalistes des grottes peintes¹⁷, il n'est forgé comme *concept*, c'est-à-dire défini dans son contenu et ses modalités d'application à un objet archéologique, qu'à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle. C'est sans doute sous l'influence de la sémiologie ou « étude de la vie des signes au sein de la vie sociale »¹⁸, élevée au début des années cinquante au rang de méthode pour l'anthropologie sociale par Claude Lévi-Strauss, l'un des maîtres d'André Leroi-Gourhan, que celui-ci donne à l'utilisation des symboles dans la vie des communautés humaines une ampleur sans précédent. Le symbole, pour lui, ne désigne plus simplement le renvoi par quelque figure ou signe à une dimension transcendante et cryptée, il devient la trame, le support ou le vêtement

¹⁵ Breuil, Henri. Op. Cit., p. 32.

¹⁶ Cf. Partie 1.3. sur « Symbolisme et modernité comportementale ».

¹⁷ Dans son rapport sur la grotte de Bernifal, Breuil s'interroge sur les fameux signes abstraits en forme de maison, dits symboles « tectiformes » : « Quelle peut être la signification de ces figures qui n'ont jamais été signalées en aussi grand nombre qu'à Bernifal ? Est-ce un signe plus ou moins symbolique, comme on en trouve sur les os gravés des foyers madgaléniens, ou la représentation d'une hutte ? ». Capitan, Louis, Breuil, Henri, Peyrony, Denis. « Les figures gravées à l'époque paléolithique sur les parois de la grotte de Bernifal (Dordogne) ». *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 47, n° 3 (1903): 219–230, p.10.

¹⁸ La définition est de Ferdinand de Saussure, cité par Lévi-Strauss, Claude. *Anthropologie structurale: avec 13 schémas dans le texte*. Paris, France: Pocket, 1997.

transcendantal dans lequel viennent se draper toutes les activités humaines : « La vie des animaux est tendue sur le fil de l'espèce génétique, la vie des groupes humains ne peut affronter la substitution de l'ordre ethnique à l'ordre génétique que sous le couvert d'un temps, d'un espace et d'une société entièrement symboliques, interposés comme le rivage d'une île entre la stabilité nécessaire et le mouvement anarchique du monde naturel »¹⁹. La distinction entre l'animalité et l'humanité ne repose plus seulement sur les préoccupations transcendantes révélées par exemple par l'art pariétal, elle repose sur un phénomène graduel d'anthropologisation ou d'humanisation qui consiste en une médiation par l'homme de son environnement à travers des symboles, non seulement artistiques, mais aussi techniques et verbaux, qui assurent une prise médiante par l'homme sur son univers. De la même façon que l'anthropologie sociale s'approprie le concept sémiologique de « signe »²⁰ pour l'appliquer à l'ensemble des choix, techniques, économiques et artistiques effectués par une société, de la même façon qu'elle « pose la nature symbolique de son objet » et « ne sépare pas culture matérielle et culture spirituelle »²¹, André Leroi-Gourhan introduit une structuration symbolique à l'œuvre dès la réalisation du premier geste technique, qui ne consiste en rien d'autre qu'en l'utilisation d'un objet – le galet – pour une fin qu'il ne porte pas en lui et que l'homme vient lui appliquer – percuter – et inventer ainsi un nouvel objet – le « chopper » -, qui résulte davantage de la projection mentale de l'homme qui a choisi de l'utiliser que de ses propriétés intrinsèques. Cette transformation de la nature en culture par la technique est le premier sujet d'étude de Leroi-Gourhan et l'occasion pour lui de formuler son idée devenue célèbre de « chaîne opératoire » : ce schéma symbolique d'opérations préalablement et abstraitement conçues dans l'esprit, qui permet au premier technicien de s'abstraire de son environnement immédiat pour y déterminer le plan de son action. C'est dans le geste technique et l'emploi de symboles qu'il implique qu'il faut chercher l'origine à proprement parler du concept de « symbolisme » dans l'archéologie préhistorique. Michel Lorblanchet est à notre connaissance l'un des seuls préhistoriens²² actuels à revendiquer cette définition « originaire » du symbolisme, lorsqu'il écrit, par exemple, dans *Les origines de l'art*, que « Jamais le symbole ne fut loin. La dimension symbolique a pu apparaître très tôt dans la série d'étapes, souvent complexes, que comporte la fabrication de la plupart des outils [...]. Ainsi,

¹⁹ Leroi-Gourhan, André. *Le geste et la parole*. Vol. II. Paris, France: Albin Michel, 1965, p.138

²⁰ « Ce qui remplace quelque chose pour quelqu'un », d'après la définition de Peirce, cité par Lévi-Strauss, Claude. *Anthropologie structurale: avec 13 schémas dans le texte*. Paris, France: Pocket, 1997.

²¹ Ibid., p.20.

²² Avec Marcel Otte, qui a consacré un livre au mouvement de l'hominisation conçu comme évolution d'une « superstructure culturelle », ou « treillis symbolique » : *À l'aube spirituelle de l'humanité: une nouvelle approche de la préhistoire*. Paris, France: O. Jacob, 2012.

dans l'immensité du temps, des trouvailles d'artisan ont pu rencontrer un contenu mythologique et sacré pour s'élever au rang de symboles et d'œuvres d'art »²³.

Avec le symbole technique, deux autres régimes symboliques adviennent, par un phénomène de genèse symétrique : les symboles verbaux et les symboles sociaux, autrement dit le langage et la constitution d'une forme de société²⁴. L'expression et la transmission de l'opération technique suppose sa consignation verbale, non seulement dans l'esprit de celui qui fabrique mais surtout dans la mémoire ethnique – autrement dit la culture – de son groupe, de façon à ce que ce savoir-faire se survive et s'inscrive dans le patrimoine – de moins en moins génétique, de plus en plus social – de son espèce. Voici comment Leroi-Gourhan synthétise l'articulation de ces trois régimes de symboles : « Il y a possibilité du langage à partir du moment où la préhistoire livre des outils, puisque outils et langage sont liés neurologiquement et puisque l'un et l'autre sont indissociables dans la structure sociale de l'humanité »²⁵. Le corps humain est d'emblée pour Leroi-Gourhan un organisme génétiquement déterminé auquel se superpose un corps de traditions²⁶, de symboles sociaux, les plus rudimentaires soient-ils. Ce qu'il résume d'une formule que nous avons citée en exergue à ce mémoire : « L'homme n'est homme que dans la mesure où il l'est parmi d'autres et revêtu des symboles de sa raison d'être »²⁷. En termes analytiques, et pour clarifier une pensée qui malgré cela ne fait jamais abstraction de la totalité ni du caractère inextricable du processus évolutif, Leroi-Gourhan décrit l'homme comme une « machine anthropologique » se mouvant constitutivement sur trois niveaux : génétique ou biologique (caractéristiques paléontologiques ou zoologiques proprement dites), machinal ou automatique (ensemble de gestes techniques et de subsistance incorporés dès la naissance, majoritairement inconscients) et social ou esthétique (imagination créatrice d'innovations techniques et artistiques, qui a le privilège de la pleine conscience). Le symbolisme, ou plutôt la pensée symbolique, n'est pas un régime proprement exceptionnel, qui ne traduirait que l'exercice d'une spiritualité ou d'un génie créateur, il est le « milieu » de l'espèce humaine, la mémoire qu'il charrie et qui grossit à mesure qu'elle s'humanise.

Il faut néanmoins souligner et retenir – puisque c'est la définition qui sera retenue après lui – qu'André Leroi-Gourhan institue un privilège parmi ces différents niveaux de la

²³ Lorblanchet, Michel, Op. Cit., p. 158.

²⁴ André Leroi-Gourhan décrit la constitution d'une société comme « l'apparition d'un dispositif social fondé sur des valeurs culturelles qui fractionnent en ethnies l'espèce zoologique humaine ». Op. Cit., Vol. I, p. 205.

²⁵ Op. Cit., Vol. I, p.163. Ou encore : « Chez l'homme l'amovibilité de l'outil et du langage détermine une mise à l'extérieur des programmes opératoires liés à la survie du dispositif collectif ». *Le geste et la parole*. Vol. II. Paris, France: Albin Michel, 1965, p.36.

²⁶ « La tradition est biologiquement aussi indispensable à l'espèce humaine que le code génétique l'est aux sociétés d'insectes », Op. Cit., Vol. II, p. 24.

²⁷ Ibid., p. 138.

mécanique symbolique : celui des symboles esthétiques, autrement dit ceux parmi les symboles conçus par un groupe humain qui ne valent que *pour eux-mêmes*, ceux qui ont été librement instaurés par un groupe, pour répondre au besoin – et c’est peut-être la définition de la spiritualité pour Leroi-Gourhan - de se représenter eux-mêmes, d’inventer leur histoire et de recouvrir entièrement le monde de traits d’humanité. Il consacre plusieurs chapitres de son ouvrage *Le Geste et la Parole* à l’analyse des « symboles de la société » et à ce qu’il appelle le « comportement esthétique ». Si celui-ci est fondé sur la perception biologique « des valeurs et des rythmes », il ne se réalise humainement qu’à partir du moment où l’espèce parvient à *réfléchir* ces valeurs et ces rythmes : « L’intellectualisation progressive des sensations aboutit chez l’homme à la perception et à la production réfléchie des rythmes et des valeurs, aux codes dont les symboles ont une signification ethnique »²⁸. L’« image intellectuelle » est bien pour Leroi-Gourhan le symbole suprême en tant qu’elle est « le reflet symbolique de l’ensemble des tissus de sensibilité » et « la manifestation de ce qui semble uniquement humain, c’est-à-dire la possibilité de création d’images du monde extérieur, réfléchies par la pensée et matérialisées dans des créations de caractère artistique »²⁹. Il s’agit là de la définition la plus rigoureuse du « symbolisme » tel qu’il est couramment employé aujourd’hui en archéologie préhistorique. Pour mieux souligner son exception au sein l’appareillage général de symboles dont l’hominien s’est doté au fur et à mesure de son évolution, par la technique et le langage, Leroi-Gourhan distingue cette forme de comportement esthétique de l’« esthétique fonctionnelle » de l’outil, qui recherche certes un équilibre des formes, mais qui vaut encore par sa fonction. De même, les collections de « curios », fossiles ou pierres remarquables par leur forme insolite ou leur beauté, qui ont été recueillis intentionnellement par les hominiens depuis plus d’un million d’années³⁰, relèvent certes d’une perception esthétique, mais dont le fondement reste essentiellement paléontologique et signifie simplement une aptitude *biologique* à l’appréhension des formes sur le mode esthétique, rythmé, régulier, ou répétitif. Le préhistorien va même jusqu’à exclure du symbolisme « spécifiquement humain » le domaine, intermédiaire entre la technique et l’intellectuel, du symbolisme social, comme le port d’un insigne vestimentaire par exemple, qui reste là encore attaché à une fonction³¹. C’est l’art qui est pour Leroi-Gourhan le lieu d’exercice d’une faculté symbolisante qui a atteint son plus haut niveau d’abstraction, que ce soit par le geste ou la mimique dans la danse, par l’oralité et l’audition dans la musique et la

²⁸ Ibid., p. 82.

²⁹ Ibid., p. 83.

³⁰ Cf. Annexe 1. « Représentation schématique de l’histoire de l’art préhistorique », in : Lorblanchet, Michel. *Les origines de l’art*. Paris, France: Le Pommier, 2006, p. 10-11.

³¹ Leroi-Gourhan, André. Op. Cit., Vol. II, p.84-86. Les oiseaux, note Leroi-Gourhan, ont une pratique de la parure qui peut être rapprochée de celle de l’homme.

poésie, ou enfin et surtout par la figuration visuelle dans laquelle « l'intellect a dépouillé les formes de leur contenu pour n'en conserver que les signes »³².

Ce n'est qu'alors, par le dépôt de ses émotions dans des symboles libérés de toute fonction technique ou sociale, que l'homme peut exercer son activité intellectuelle et déployer son intelligence³³. Nous retrouvons, au terme de la traversée génésique de l'humain à travers son espacement symbolique au monde qu'est *Le geste et la parole*, une conclusion similaire à celle qu'avaient formulée Henri Breuil, Marcellin Boule, et avec eux toute la préhistoire de la première moitié du XXe siècle : c'est l'art, et en particulier l'art figuratif, qui détermine le passage à « notre humanité », laissant Neandertal bafouiller derrière elle³⁴. Leroi-Gourhan écrit : « Il semble qu'avec *Homo Sapiens* le seuil soit franchi, que les rapports abstraits assurent au dispositif symbolique du langage la valeur d'un instrument non seulement de communication et de conservation de la mémoire collective, mais de raisonnement constructif et innovateur »³⁵. C'est avec *Homo Sapiens* que se trouve réalisée « la dernière étape connue de l'évolution hominienne et la première où les contraintes de l'évolution zoologique sont incommensurablement dépassées »³⁶. Telle est la version que donne Leroi-Gourhan du Paléolithique supérieur, dont il confirme les bornes « révolutionnaires » : une époque de totale substitution, chez l'homme, de l'ordre ethnique à l'ordre zoologique, c'est-à-dire un procès de détachement symbolique exponentiel vis-à-vis de l'animalité, entraînant un cumul d'innovations extrêmement rapide à l'échelle du quaternaire³⁷. Le symbolisme à son degré ultime d'autonomisation ou d'extériorisation est défini comme une « aptitude à fixer la pensée dans des symboles matériels »³⁸. Ce symbolisme graphique, soit cette capacité à *figurer*³⁹, ne serait-ce que des rythmes sur un morceau d'os⁴⁰, ou des signes abstraits sur les

³² Leroi-Gourhan, André. Op. Cit., Vol. II, p. 86.

³³ Leroi-Gourhan s'efforce, un peu à la manière de Henri Bergson avant lui, de rendre compte de la polarité entre ces deux états extrêmes des systèmes vivants que sont l'instinct et l'intelligence. Seule cette dernière, d'après lui, permet une « liberté de comportement » qui n'est « réalisable qu'au niveau des symboles », c'est-à-dire par l'intermédiaire de la « projection de chaînes symboliques ». Ibid., p. 20-21.

³⁴ Sur le privilège de Sapiens par rapport à Néandertal, voir par exemple *Le geste et la parole*, Vol. II, p. 214-215.

³⁵ Leroi-Gourhan, 1966, cité par Bon, François. *Préhistoire: la fabrique de l'homme*. Paris, France: Éd. du Seuil, 2009, p. 149.

³⁶ Leroi-Gourhan, André. Op. Cit., Vol. I, p. 34.

³⁷ « Le groupe ethnique, la « nation » remplace l'espèce et l'homme, qui reste dans son corps un mammifère normal, se dédouble dans un organisme collectif aux possibilités pratiquement illimitées de cumul des innovations ». Ibid., p. 260.

³⁸ Ibid.

³⁹ « L'émergence du symbole graphique à la fin du règne des Paléanthropes suppose l'établissement de rapports nouveaux entre les deux pôles opératoires [que sont la technique et le langage], rapports exclusivement caractéristiques de l'humanité au sens étroit du terme, c'est-à-dire à une pensée symbolisante dans la mesure où nous en usons nous-mêmes ». Leroi-Gourhan, André. Op. Cit., Vol. I, p.262.

⁴⁰ Telle est l'interprétation que donne Leroi-Gourhan des stries parallèles gravées sur certains morceaux d'os de la fin du Paléolithique moyen et du début du Paléolithique supérieur : « elles figurent l'intention de répétition et par conséquent le rythme ». Leroi-Gourhan, André. Op. Cit., Vol. II, p. 217.

parois des grottes, détermine pour l'archéologue l'entrée de l'homme dans son domaine propre, qui est aussi celui de sa pleine socialité.

1.3. Symbolisme et « modernité comportementale »

C'est principalement cette dernière définition du symbolisme comme activité cognitive supérieure, s'exerçant pour elle-même à travers l'usage de symboles, à travers l'art et toutes les formes de discours raisonné (religions et mythologies - ces charpentes conceptuelles), qui prévaudra après Leroi-Gourhan lorsqu'il sera question d'enquêter sur le passé archéologique des caractères spécifiques à notre humanité. Les travaux actuels sur la « modernité comportementale » postulent par exemple que « les hommes sont la seule espèce capable de communiquer dans un langage oral articulé et de créer des cultures symboliques portées par des concepts »⁴¹. Des capacités cognitives accrues, l'utilisation de symboles et un langage sophistiqué, telles sont les trois caractéristiques majeures traditionnellement associées à l'humanité pleinement moderne du Paléolithique supérieur⁴². Ce qui se décrivait dans la pensée de Leroi-Gourhan comme un phénomène progressif d'élaboration symbolique apparaît davantage aujourd'hui comme le fait brut de la présence chez l'hominien d'une faculté ou d'un trait de comportement, comme si la « pensée symbolique » avait été détachée de son socle paléontologique et de sa lente irruption à travers le geste technique. En isolant ainsi ce qui n'est, d'après Leroi-Gourhan, qu'une certaine « strate » du symbolisme dans son ensemble, l'archéologie contemporaine est amenée à formuler la question de son *origine* : « Depuis quand l'homme est-il « moderne » ? Depuis quand a-t-il acquis les caractères que l'on associe habituellement au propre de l'homme : langage, usage de symboles, art, pensée religieuse ? »⁴³.

En d'autres termes, le symbolisme ne sert plus tant à concevoir le phénomène de l'homínisation qu'à caractériser l'accession de l'humanité à son stade supérieur ou « moderne ». Parallèlement à cet isolement du phénomène de la symbolisation abstraite,

⁴¹ « Humans are the only species capable of communicating with an articulated oral language and creating symbolic ideational cultures ». D'Errico, Francesco, Christopher Henshilwood, Graeme Lawson, Marian Vanhaeren, Anne-Marie Tillier, Marie Soressi, Frédérique Bresson, et al. « Archaeological Evidence for the Emergence of Language, Symbolism, and Music—An Alternative Multidisciplinary Perspective ». *Journal of World Prehistory* 17, n° 1 (mars 2003): 1-70, p.1.

⁴² « This behavioural breakthrough is thought by some to correspond to increased cognitive sophistication, the manipulation of symbols, and the origin of language ». Mcbrearty, S., et A. S. Brooks. « The Revolution That Wasn't: A New Interpretation of the Origin of Modern Human Behavior ». *Journal of Human Evolution* 39, n° 5 (novembre 2000): 453-563, p. 453-454.

⁴³ D'Errico, Francesco. « L'origine de l'humanité et des cultures modernes: Le point de vue de l'archéologie ». *Diogenes* 214, n° 2 (2006): 147.

renvoyant *grosso modo* à l'art et à la pensée religieuse ou mythologique, une nouvelle définition, d'origine anglo-saxonne, est venue ouvrir le champ du symbolique à une gamme plus importante de comportements. C'est la définition d'Alexander Marshack, qui retient pour principal critère du symbolisme d'un vestige son *détournement du régime de la subsistance*. Sont considérés comme symboliques « tous les vestiges, artistiques ou non, qui ne correspondent pas formellement à la satisfaction des besoins matériels ; c'est l'élaborate non-substance technology (Marshack, 1986) »⁴⁴. Il s'agit là d'une définition plus lâche, qui repose essentiellement sur l'opposition matériel / immatériel et pratique / désintéressé, sans distinguer à l'intérieur de la dimension immatérielle ou symbolique, comme Leroi-Gourhan a pu le faire, entre esthétique fonctionnelle ou technique, codification sociale et création artistique. L'art ne détient plus l'exclusivité dans une telle approche, et « symbolique » prend le sens très général d'activité ou d'objet façonné en dehors de toute fin matérielle déterminée. Ainsi dans l'article du *Monde*⁴⁵ relatant la récente découverte des structures de stalactites brisées volontairement il y a 176500 ans dans la grotte de Bruniquel : ces vestiges ne sont d'aucune utilité matérielle et sont par conséquent à inscrire au registre du « rituel ou du symbolique ». Michel Lorblanchet, dans *Les origines de l'art*, relève cet usage du mot symbolique et le décrit comme une « catégorie plus vague, quelque peu péjorative, des productions dites prudemment « symboliques », ce qui évite une référence trop explicite au mot « art » »⁴⁶. Elle n'est pas tant péjorative qu'extensive, dans la mesure où elle englobe par exemple l'usage de pigments, désormais attesté depuis au moins 100000 ans en Afrique du Sud,⁴⁷ tandis que Leroi-Gourhan l'inscrirait dans le registre des symboles esthétiques de second ordre, dotés d'une fonction sociale. Les sépultures également redeviennent déterminantes⁴⁸, alors qu'elles n'impliquent pas en elles-mêmes - du moins celles de Neandertal -, pour Leroi-Gourhan, la constitution d'un univers symbolique dont les hommes partagent la représentation.

La difficulté à débrouiller l'usage actuel de ce terme en archéologie vient du fait que les deux définitions sont souvent croisées, confondues, mal distinguées : le terme de symbolisme est à la fois employé au sens *fort*, positif d'élaboration d'un univers conceptuel, et au sens *faible* d'activité détournée d'une finalité pratique. C'est-à-dire que l'art et les premières formes de figuration continuent de jouer un rôle clé dans la détermination d'un comportement

⁴⁴ Delporte, Henri. « Symbolisme et symbolique ». *La préhistoire au quotidien: mélanges offerts à Pierre Bonenfant*, 1996, 75, p.77.

⁴⁵ Morin, Hervé. Op. Cit.

⁴⁶ Lorblanchet, Michel, Op. Cit., p. 26.

⁴⁷ Par la découverte de broyeur d'ocre constitués de galets et de coquilles d'ormeaux, dans la grotte de Blombos, en Afrique du Sud.

⁴⁸ C'est le cas par exemple de la sépulture d'*Homo Sapiens* archaïques fouillée à Qafzeh, au Proche Orient.

dit « symbolique » (tel est l'héritage de la pensée préhistorienne du XX^e siècle), mais que la parure, les colorants, la sépulture, toutes traces évoquant une activité rituelle, sont également intégrées à la dimension plus souple de l' « immatériel » en archéologie. C'est aussi parce que le paradigme archéologique dans lequel le concept s'inscrit a changé, et c'est avec la définition de Marshack la deuxième explication à la relative confusion sémantique dont nous faisons état en introduction. Le symbolisme en effet, qui a trouvé son terreau dans le foisonnement de témoignages artistiques qui accompagne la culture du Paléolithique supérieur en Europe, s'applique désormais à caractériser un régime beaucoup plus riche et plus discret de comportements dits « modernes », dont on cherche et reconnaît depuis vingt ans environ les premières traces en Afrique et au Proche Orient, datées d'entre 200000 et 120000 ans BP⁴⁹. Comme le soulignent Francesco D'Errico et Lucinda Backwell, la notion de « modernité comportementale » s'est progressivement substituée à celle de « culture »⁵⁰ en préhistoire pour distinguer l'humanité archaïque de l'humanité telle que nous la connaissons et l'expérimentons actuellement, modernité dont l'art n'est plus le critère suprême. C'est l'ensemble des caractéristiques de l'humanité du Paléolithique supérieur européen recensés par Alison Brooks et Sally Mc Brearty dans un article fameux, qui continue d'être une référence pour nombre d'archéologues⁵¹, qui servent de socle pour l'identification d'une « modernité comportementale ». Au fur et à mesure des découvertes ostéologiques et archéologiques effectuées en Afrique et au Proche Orient, il est apparu que ces traits comportementaux n'étaient pas propres à une culture aurignacienne qui « jaillirait » en Europe de l'Ouest à partir de 40000 ans BP, mais qu'ils apparaissaient graduellement, de façon éparse et discontinue, dès 200000 ans BP sur le continent africain.

Le symbolisme prend aujourd'hui sens relativement à ce nouveau paradigme, qui est une façon de repenser en l'assouplissant, et en dilatant ses frontières spatiales et temporelles, le « package aurignacien »⁵² traditionnellement associé au Paléolithique supérieur européen. Il désigne tout simplement la part « immatérielle » ou « gratuite » de la gamme des comportements modernes caractérisés dans l'article de Brooks et Mc Brearty par les traits suivants : croissante diversité technologique ; standardisation ; technologie des lames et

⁴⁹ « We describe evidence from the African MSA to support the contention that both human anatomy and human behavior were intermittently transform from an archaic to a more modern pattern over a period of more than 200,000 years ». Mcbrearty, S., et A. S. Brooks, Op. Cit., p. 458.

⁵⁰ « Searching for common ground in paleoanthropology, archeology and genetics », in : D'Errico, Francesco, et Lucinda Ruth Backwell. *From tools to symbols: from early hominids to modern humans*. Johannesburg, Afrique du Sud: Wits University Press, 2005.

⁵¹ Mcbrearty, S., et A. S. Brooks. Op. Cit.

⁵² L'expression a notamment été utilisée par Francesco D'Errico, prononcée lors de son intervention « L'émergence des cultures matérielles symboliques en Afrique. Un cas d'exaptation culturelle ? », dans le cadre de la journée d'étude « L'émergence des comportements modernes en Afrique : regards croisés du Nord au Sud », Université Toulouse 2 Jean Jaurès – EHESS, 17 février 2016.

lamelles ; travail de l'os et des matières organiques ; ornements personnels, art ou figuration ; habitat organisé ; rituel ; intensification de l'exploitation des ressources, avec notamment consommation des ressources marines ; sources d'approvisionnement étendues ; réseaux d'échange étendus⁵³. David Lewis Williams résume cette « modernité comportementale » en quatre catégories d'objets archéologiques : sens de l'organisation ; pensée abstraite ; innovation technologique ; comportements symboliques⁵⁴. Ainsi l'archéologie travaillant sur la question de l'émergence des comportements modernes, fidèle à la définition minimaliste de Marshack, divise-t-elle généralement son champ d'investigation en deux sous-ensembles⁵⁵ : d'un côté le registre des comportements de subsistance, de l'autre celui des comportements dits « symboliques ». La liste exhaustive des critères archéologiques permettant d'attester ces comportements symboliques, toujours selon Brooks et Mc Brearty, est en dernier lieu la suivante :

- Styles régionaux d'industrie lithique
- Parures et ornements corporels
- Utilisation de colorants
- Objets gravés et incisés (os, coquille d'œuf, ocre, pierre)
- Image et représentation
- Sépulture avec objets rituels⁵⁶.

⁵³ « Increasing artefact diversity ; Standardization of artefact types ; Blade technology. Worked bone and other organic materials ; Personal ornaments and art or images ; Structured living spaces ; Ritual ; Economic intensification, reflected in the exploitation of aquatic or other resources that require specialized technology ; Enlarged geographic range ; Expanded exchange networks ». Mcbrearty, S., et A. S. Brooks. Op. Cit., p. 491.

⁵⁴ Lewis-Williams, David. *L'esprit dans la grotte: la conscience et les origines de l'art*. Traduit par Emmanuel Scavée. Monaco, France: Éditions du Rocher, 2003, p. 117-118.

⁵⁵ Cf. D'Errico, Francesco. « L'origine de l'humanité et des cultures modernes: Le point de vue de l'archéologie ». *Diogenes* 214, n° 2 (2006): 147. La présentation des témoignages archéologiques de la modernité comportementale est divisée en deux parties : d'une part la « culture matérielle » (stratégies de subsistance et techniques), d'autre part « la pensée symbolique » (sépultures, colorants, représentations abstraites et figuratives, parures).

⁵⁶ Mcbrearty, S., et A. S. Brooks. Op. Cit., p. 494.

Le procès de symbolisation et les différents symbolismes

Le symbolisme est un concept souple qui, à l'intérieur même du procès de symbolisation qu'il constitue dès les premiers gestes techniques, peut désigner plusieurs degrés plus ou moins forts d'abstraction et d'autonomisation des symboles. Pour certains archéologues, la dimension symbolique, associée au comportement esthétique, est présente très tôt, dans l'artisanat et les collections de « curios » par exemple (c'est le cas de Michel Lorblanchet). Pour d'autres, elle désigne la capacité à créer un monde de symboles autonomes, par la figuration et la pensée conceptuelle qui la sous-tend (la plupart des préhistoriens du XX^e siècle, de Henri Breuil à André Leroi-Gourhan, pour lesquels l'art pariétal européen est la référence majeure). Pour d'autres encore, ce sont les marqueurs sociaux, tels la parure ou la peinture corporelle, qui sont déterminants pour caractériser le symbolisme (pour les chercheurs de la « modernité comportementale », notamment).

Si ces différents degrés ont tous été tenus ensemble dans la pensée systémique d'André-Leroi-Gourhan, à l'intérieur d'une logique rigoureuse de l'hominisation, ils ont tendance à être isolés, c'est-à-dire réifiés par l'archéologie contemporaine soucieuse de situer dans l'espace et dans le temps les origines d'une certaine complexité comportementale. Nous reviendrons dans la troisième partie sur les implications anthropologiques de cette réification des symbolismes et sur le problème épistémologique posé par la recherche d'une origine. Notons simplement, pour le moment, qu'en fonction de la place du « curseur symbolique » sur l'échelle de symbolisation des activités et des comportements, c'est à chaque fois une définition du symbolisme et une certaine conception de l'humanité qui sont proposés. Et parce que la question du symbolisme est au cœur de l'un des débats les plus importants de l'archéologie contemporaine, sur la nature absolue ou relative de la « révolution » du Paléolithique supérieur, les désaccords sur les critères retenus pour le symbolisme et leur signification du point de vue des changements qu'ils opèrent dans les facultés ou les comportements humains, sont nombreux. Il s'agit dans cette seconde partie de faire un état des lieux des différents critères et des différents arguments avancés par les archéologues pour tenter répondre à la question de l'origine du symbolisme. Le symbolisme caractérise-t-il une rupture dans les comportements humains ? Si oui, *quel* symbolisme ? Quand advient-il dans l'histoire de l'évolution et sous quelles formes ?

Archéologie du symbolique

2.1. Le goût de l'insolite : bolas, curios et pierres-figures

Ce n'est pas seulement l'histoire du concept, mais celle aussi du comportement symbolique de l'humanité qui commence pour certains avec les « bolas », vieux de 2 millions d'années et attribués à *Homo Habilis*⁵⁷. Ces boules de pierres « polyédriques, sphéroïdes, subsphéroïdes ou bolas (abréviation : PSSB) » se rencontrent « dès le début du Paléolithique, du Villafranchien de l'Aïn Hanech (Algérie), jusqu'à l'Acheuléen supérieur ou au Moustérien de tradition acheuléenne de Bihorel (Seine Maritime), sont présentes dans l'Acheuléen de Gafza (Tunisie) et le Moustérien d'Aïn Méterchen (Tunisie) »⁵⁸. La disposition en tas de certaines de ces boules, leurs dimensions parfois imposantes (30 cm de diamètre et un poids de plus de 10kg, par exemple, pour les « bolas » acheuléennes de Sidi Abderrhaman au Maroc), le fait aussi que certaines aient été faites d'argile, laissent supposer qu'elles ne remplissaient aucune fonction pratique mais servaient d'objet de jeu ou de culte. Telle est du moins la conviction de Michel Lorblanchet : « Contrairement à ce qui a été souvent dit, nous pensons que, dès le début, l'homme fut capable de créer une forme parfaite simplement pour le plaisir, quitte à en découvrir ensuite de possibles usages⁵⁹ ». Les « bolas » constitueraient l'un des premiers témoignages de la recherche d'une harmonie et d'une symétrie dans la forme⁶⁰.

Pour André Leroi-Gourhan, il ne fait pas de doute que la lignée humaine disposait très tôt du sentiment esthétique de la forme. Le ramassage par les préhistoriques de formes insolites constitue pour lui la preuve de la présence chez eux d'une faculté de « reconnaissance des formes ». Il cite l'exemple des masses de pyrites de fer formées de sphères rugueuses agglomérées trouvées sur le site moustérien d'Arcy sur Cure. Ces « curios », pierres ou fossiles, n'ont pas été extraits de façon hasardeuse de leur

⁵⁷ Cf. Annexe 1. « Représentation schématique de l'histoire de l'art préhistorique », *ibid.* p. 10-11.

⁵⁸ Lorblanchet, Michel, *Op. Cit.*, p. 98.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 103-104.

⁶⁰ Reprenant les conclusions de Jacques Texier sur le façonnage des PSSB, Michel Lorblanchet écrit : « C'est la première symétrie réalisée par l'homme dans l'histoire ». *Ibid.*, p. 105.

environnement naturel : s'ils frappent l'attention humaine, c'est qu'ils font exception au sein d'une vision déjà organisée de l'univers. Ces « formes bizarres », collectées comme telles, témoignent indirectement d'une « vision réfléchie des formes »⁶¹. Michel Lorblanchet fait quant à lui remonter l'évidence d'un tel « sentiment esthétique » chez les hominiens à environ 3 millions d'années, qui correspond à l'âge de la première « pierre-figure » découverte par Raymond Dart sur le site de Makapansgat, en Afrique du Sud : un galet de jaspillite rouge qui étonne non seulement par la vivacité de sa couleur, mais aussi par ses reliefs évoquant une figure humaine⁶².



Figure 2 : Le galet de jaspillite rouge de Makapansgat, daté de 3 millions d'années, Afrique du sud. Bednarik, Robert. « The « australopithecine » cobble from Makapansgat ». *South African Archaeological Bulletin*, 1998.

Ces « pierres-figures » restent néanmoins très contestées. Ainsi la fameuse « figurine » de Berekhat Rham, découverte en 1981 à Golan et datée d'environ 200000 ans BP, dont l'étude microscopique a été reprise ces dernières années par Francesco d'Errico : projection de l'imaginaire des archéologues pour certains⁶³, travail intentionnel des préhistoriques pour d'autres⁶⁴.

⁶¹ Leroi-Gourhan, André. Op. Cit., Vol.II, p. 214.

⁶² Lorblanchet, Michel. Op. Cit., p. 70.

⁶³ Mithen, Steven J. « The absence of symbolic artefacts ». *The singing neanderthals: the origins of music, language, mind, and body*. Cambridge (Mass.), Etats-Unis d'Amérique: Harvard University Press, 2006, p. 229.

⁶⁴ D'Errico, F. et Nowell, A., 2000, « A new look at the Berekhat Ram figurine: implications for the origins of symbolism », *Cambridge Archaeological Journal*, 10.

Globalement, ce goût pour l'insolite ou pour la ressemblance n'est, selon André Leroi-Gourhan, que le « premier stade du comportement esthétique »⁶⁵. Bien que ce soit de cette « reconnaissance des formes » que se dégagera plus tard le comportement figuratif, elle n'est encore pour lui que le fait d'une perception biologiquement déterminée des valeurs et des rythmes. Vision réfléchie mais non encore *réfléchissante* des formes, le goût de l'insolite n'est pas une articulation symbolique pleinement consciente d'elle-même. C'est parce que Michel Lorblanchet étend la définition de l'art⁶⁶ - et par conséquent du « symbolisme » au sens restreint que Leroi-Gourhan réserve à la figuration - à toutes « les marques de l'esprit sur la nature » et à « l'appropriation, par l'homme, des productions curieuses de la nature », qu'il considère « bolas » et « curios » comme des formes de réalisation artistique. C'est aussi parce que l'homme se définit avant tout par son « goût sens inné de la beauté »⁶⁷ et qu'il est, depuis les origines, « *Homo aestheticus* »⁶⁸, nous y reviendrons. Il partage ce constat avec Marcel Otte, qui considère que les roches choisies pour le chatoiement des couleurs et la recherche de la symétrie attestent de façon suffisante que « les univers symboliques étaient en totale activité durant au moins 2 millions d'années »⁶⁹ avant l'explosion figurative du Paléolithique supérieur.

Ces collectes, par contre, ne sont pas prises en compte par les critères de la modernité comportementale. Elles ne sont en effet pas caractéristiques des sociétés du Paléolithique supérieur dont les comportements sont le *criterium* de la « modernité » préhistorique⁷⁰. Seuls sont considérés les objets dont il est possible de démontrer qu'ils ont été intentionnellement retouchés. La pierre-figure de Berekat Rham, par exemple, constitue une exception dans la mesure où son étude microscopique a révélé des traces de gravure intentionnelle⁷¹ : elle pourrait être la première Vénus de la préhistoire, bien avant celles, très célèbres, des Aurignaciens.

⁶⁵ Leroi-Gourhan, André. Op. Cit., Vol.II, p. 214.

⁶⁶ « Pour tenter d'en cerner l'origine, étendons-donc la définition de l'art... ». Lorblanchet, Michel. Op. Cit., p. 50.

⁶⁷ Ibid., p. 160

⁶⁸ L'expression est de l'anthropologue Ellen Dissayanake, auteur de l'ouvrage *Homo aestheticus: where art comes from and why*. Seattle, États-Unis d'Amérique, 1995. Michel Lorblanchet la reprend à son compte en conclusion de *Les origines de l'art*. Op. Cit., p. 168.

Homo aestheticus, Seattle, 1995 - reprise par Michel Lorblanchet en conclusion de son livre sur *Les origines de l'art*, p. 168

⁶⁹ Otte, Marcel. Op. Cit, p. 93.

⁷⁰ Cf. 1.3.

⁷¹ D'Errico, F. et Nowell, A, 2000, Op. Cit.

2.2. Puissance symbolique, esthétique fonctionnelle, complexité de l'industrie lithique

L'autre type de vestiges très anciens considérés par certains comme ayant « une puissance symbolique énorme »⁷², sont les bifaces, ces produits de l'industrie acheuléenne dont les premiers exemplaires ont été retrouvés sur le site d'Oldoway, en Afrique orientale, datés d'il y a environ 1,4 millions d'années. Dans la succession des cultures matérielles, c'est certainement celle du biface qui attire la première l'attention sur la composante esthétique de l'industrie lithique : « les *Homo erectus* se réfèrent à des formes géométriques idéales comportant des courbes dérivées de l'ovale, ou comportant des droites (comme le triangle) » et c'est la « symétrie parfaite »⁷³ de ces outils qui frappe l'observateur. La beauté flagrante de certains de ces outils est l'un des arguments évoqués en faveur de l'existence d'un comportement symbolique en place dès l'Acheuléen⁷⁴. Ce comportement s'exprime certes par la perfection du débitage, mais aussi par le choix des matières premières : bifaces en os des Acheuléens d'Italie⁷⁵, outils façonnés dans des blocs de lave verte de l'Oldowayen de Tanzanie, racloirs et pointes moustériennes en cristal de roche des sites corréziens de Chez-Pourré et Chez-Comte, biface en quartzite rouge de la Sima del los Huescos, à Atapuerca en Espagne, découvert qui plus est dans un puits funéraire, sont autant d'exemples parmi d'autres d'une production lithique « de prestige » à valeur esthétique⁷⁶. La sophistication technique et le choix distingué des matières premières ne sauraient être expliqués sans postuler l'existence d'une puissance symbolique ou rituelle attribuée par les préhistoriques à certaines pierres. Le caractère symbolique pourrait tenir aux « propriétés inférées par les artisans à certaines roches » et servir, dans certains cas, à conférer un « prestige social » au détenteur de la pierre⁷⁷. La principale critique apportée à ces hypothèses est qu'elles ne se fondent que sur une intuition nullement démontrable, dans la mesure où aucune trace d'utilisation rituelle de ces pierres n'est décelable.

⁷² Lorblanchet, Michel. Op. Cit., p. 92-93.

⁷³ Ibid., p.112-113.

⁷⁴ « La symétrie n'est nullement nécessaire à la fonction de l'outil, c'est un complément esthétique ». Le Tensorer, Jean-Marie, 1998. Cité par Lorblanchet, Michel. Ibid, p. 114.

⁷⁵ Ibid., p. 110.

⁷⁶ Ibid., p. 83-95.

⁷⁷ Slimak, Ludovic. « L'émergence des formes du paléolithique supérieur, une nécessaire déconstruction ». La préhistoire de l'Europe occidentale, Gagnepain, Jean (dir.), Musée de Préhistoire des Gorges du Verdon, 2005. Ludovic Slimak mentionne notamment le cas d'une très grande et fine lame de silex découverte dans la grotte Mandrin (Drôme), dont la fragilité exclut une fonction pratique. Elle pourrait relever selon lui « de la représentation de l'individu dans sa société ». Ibid., p. 66.

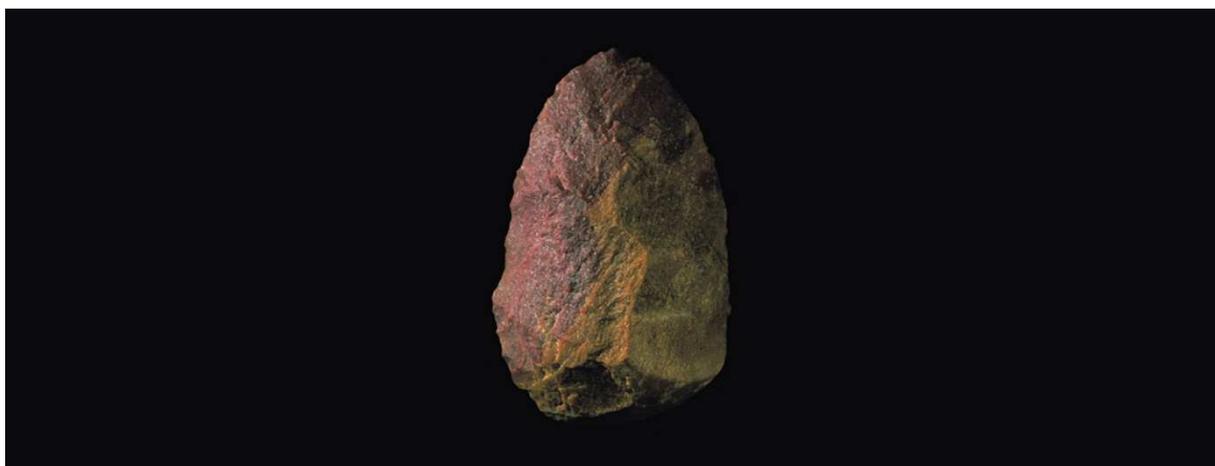


Figure 3 : Biface en quartzite rouge de la Sima de los Huesos, Atapuerca. Cliché du Musée de l'homme.

Non loin de ces hypothèses, mais laissant moins de place à la dimension symbolique et excluant clairement l'activité rituelle, l'« esthétique fonctionnelle » théorisée par Leroi-Gourhan est une autre façon d'attester du caractère esthétique des objets lithiques. Sauf que la perfection esthétique de l'objet est caractérisée par un optimum d'équilibre entre sa beauté et son efficacité, « tout comme aujourd'hui dans les formes les plus aérodynamiques »⁷⁸. Autrement dit, « la valeur esthétique absolue [de l'objet technique] est en proportion directe de l'adéquation de la forme à la fonction »⁷⁹. Pour Leroi-Gourhan, le symbolisme technique n'est pas un véritable accès la pensée symbolique telle qu'elle s'épanouira plus tardivement dans la figuration. L'« esthétique » qu'il décrit est toute entière dans le rapport fonctionnel d'exploitation de la matière, tandis que la liberté de la pensée symbolique réside dans le fait de n'avoir affaire qu'à ses propres représentations. Dans la mesure où l'esthétique fonctionnelle est la définition d'une loi matérielle, ou « loi d'équilibre » de l'objet technique, elle s'oppose même à la nécessaire diversification des espèces et des ethnies⁸⁰. C'est davantage « dans la marge étroite que la fonction laisse disponible à la forme »⁸¹ que la variation *stylistique* peut opérer, et un symbolisme ethnique faire son apparition. Ce n'est qu'à ce niveau, au fond, que l'objet technique commence réellement à s'humaniser, c'est-à-dire à accueillir de façon dominante, dans sa structure même, des traits socio-culturels. C'est d'ailleurs cette détection d'une *variabilité stylistique* dans l'industrie lithique qui est

⁷⁸ Leroi-Gourhan, 1955, cité par Lorblanchet, Michel. Op. Cit., p. 121.

⁷⁹ Leroi-Gourhan, André, Op. Cit., Vol. I, p. 120.

⁸⁰ Ibid., p. 126.

⁸¹ Ibid., p. 132.

aujourd'hui retenue comme l'un des critères de « modernité comportementale » par Brooks et Mc Brearty⁸².

Si les archéologues ne s'accordent pas sur le degré de « plaisir » ou sur la part « rituelle » dont participaient les pierres taillées, tous néanmoins reconnaissent dans la *complexité* d'une industrie lithique un indice de la *faculté d'abstraction* dont leurs producteurs étaient capables. C'est là le « fond originaire » et commun du symbolisme tel qu'André Leroi-Gourhan l'a développé à partir du concept de « chaîne opératoire »⁸³. Il est présent comme argument chez tous les archéologues, quel que soit le degré de « puissance symbolique » - au sens plus élaboré de comportement esthétique ou rituel – qu'ils accordent à telle ou telle industrie. Ceux d'entre eux qui considèrent, comme Michel Lorblanchet, les facteurs de bifaces comme les premiers « artistes », argumentent autant en faveur de la beauté dont témoignent ces outils que des capacités d'abstraction dont leurs auteurs ont fait preuve. Car les deux aspects signifient au fond la même chose : le schéma mental qui accompagne le geste technique de production du biface, en tant que conception préalable de « formes géométriques idéales »⁸⁴, est en puissance, et partiellement en acte, une réalisation artistique, celle-ci n'étant rien d'autre qu'une vision mentale et un jeu possible avec les formes. « Ainsi, la production des premiers outils, qui sont les premières œuvres d'art, montre que, sans aucune incitation extérieure, sans référence à un quelconque modèle, l'intellect humain produit de lui-même des schémas abstraits qui sont la source de l'art »⁸⁵. Mais en-deçà d'une telle attribution d'un caractère « artistique » à ce que nous appelons plus communément un « artisanat », la plupart des archéologues se contentent⁸⁶ d'enquêter sur les capacités cognitives en jeu dans l'industrie lithique à travers l'évolution de ses faciès. Il s'est même développé une branche de l'archéologie, dite « cognitive », qui s'intéresse de très près au processus de « technogenèse », cherchant à restituer l'ensemble des étapes matérielles et mentales suivies par l'artisan avant, pendant et après le débitage. C'est une méthodologie qui essaie, expérimentalement et avec le plus d'objectivité possible, de faire revivre les procédés techniques des premiers hommes et de donner ainsi une image de leur capacité d'abstraction.⁸⁷ Nicole Pigeot, par exemple, distingue à travers l'évolution des techniques de la pierre taillée, trois stades cognitifs, d'un niveau de complexité croissant : « maîtrise de

⁸² « Regional artefact styles ». Cf. 1.3.

⁸³ Cf. 1.2. Sur l'apport de ce concept à l'archéologie cognitive, voir Pigeot, Nicole. « Chaînes opératoires : contexte théorique et potentiel cognitif ». *L'archéologie cognitive: techniques, modes de communication, mentalités*. Treuil, René (dir.). Paris, France: Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2011.

⁸⁴ Lorblanchet, Michel. Op. Cit.

⁸⁵ Ibid., p. 119.

⁸⁶ C'est déjà beaucoup, car déjà très hypothétique.

⁸⁷ « On peut ainsi chercher à restituer l'image mentale que [les populations préhistoriques] se formaient d'un projet technique, s'interroger sur leur capacité d'abstraction, leur perception sensible du réel ». Bon, François. Op. Cit., p. 161.

l'angle » avec les premiers galets aménagés, « accès à la surface » avec la technologie bifaciale et Levallois, « accès à la troisième dimension et au volume » avec les technologies laminaires du Paléolithique supérieur⁸⁸. De la faculté cognitive qui est en jeu dans une technologie lithique – prédétermination à long terme, planification, complexité - les archéologues infèrent un stade évolutif de l'homínisation⁸⁹. Mais là encore, les désaccords sont nombreux et les « sauts cognitifs » situés à des niveaux différents de l'évolution par les archéologues. C'est traditionnellement la technologie laminaire qui signe à leurs yeux l'entrée de l'homme dans la pleine maîtrise de ses facultés mentales et linguistiques (Nicole Pigeot, par exemple), tandis que certains font remonter cette maîtrise à l'apparition de la technologie bifaciale (Gibson et Mellars, entre autres). Si le lien entre capacité d'abstraction, utilisation du langage et complexité de l'industrie lithique est un fait incontestable pour la communauté scientifique depuis Leroi-Gourhan, il n'existe aucun consensus quant au *degré* de corrélation ou d'équivalence à apporter entre capacités cognitives (et/ou linguistiques) et technologies lithiques⁹⁰. Cette corrélation a longtemps reposé sur une base biologique, attribuant respectivement à chaque espèce de la lignée humaine une technologie en lien avec ses capacités cérébrales, autrement dit en fonction du volume crânien. Ainsi la production de lames et de lamelles (dite « technologie laminaire ») a longtemps été admise comme le fait exclusif des capacités cognitives supérieures d'*Homo Sapiens*, de même que le travail de l'os et sa transformation en poinçons ou sagaies⁹¹. Mais cette corrélation est aujourd'hui largement remise en question : si l'évolution de l'industrie lithique était, jusqu'à ces vingt ou trente dernières années encore, marquée par des ruptures relativement nettes entre cultures matérielles, les récentes découvertes archéologiques - en particulier celles du Middle Stone Age africain et proche-oriental - viennent brouiller les fameuses frontières de l'archéologie européenne. Citons parmi ces découvertes : celle d'une technologie laminaire présente sur plusieurs sites d'occupation néandertalienne, au Proche Orient notamment⁹² ; celle d'objets lithiques chauffés et retouchés par pression, rappelant les feuilles de laurier solutréennes, dans la grotte de Blombos en Afrique du Sud, datés de 75000 ans BP⁹³. Il en va de même pour le

⁸⁸ Nicole Pigeot citée par Bon, François. Op. Cit., p. 162.

⁸⁹ Cf. Pigeot, Nicole. Op. Cit., p. 165.

⁹⁰ Francesco D'Errico souligne les contradictions inhérentes à cette méthode : « This is but one example of how archeologists reach opposing conclusions based on the same facts ». D'Errico, Francesco, Christopher Henshilwood, Graeme Lawson, Marian Vanhaeren, Anne-Marie Tillier, Marie Soressi, Frédérique Bresson, et al. « Archaeological Evidence for the Emergence of Language, Symbolism, and Music—An Alternative Multidisciplinary Perspective ». *Journal of World Prehistory* 17, n° 1 (mars 2003): 1-70.

⁹¹ « Sans que nous puissions clairement le concevoir avec notre cerveau d'*Homo sapiens*, extraire au cours d'une chaîne opératoire brève un outil de silex, râper une perche pour en faire un épieu, sont des opérations de niveau différent de la longue sculpture d'une sagaie dans la masse d'une défense de mammoth ». Leroi-Gourhan, André. Op. Cit., Vol. I, p. 200.

⁹² Bon, François. Op. Cit., p. 162.

⁹³ D'Errico, Francesco, 2016. Op. Cit.

façonnage de l'os et des matières organiques : des pointes barbelées en os d'hippopotame ont été trouvées sur le site de Katanda, toujours en Afrique du Sud, dans des couches datées de 95000 ans BP⁹⁴ ; encore plus spectaculaire, des lances de bois du Paléolithique inférieur, vieilles de 400000 ans, ont été exhumées à la fin des années 90 sur le site de Schöningen, en Allemagne⁹⁵. Autrement dit, des types d'industrie caractéristiques du Paléolithique supérieur européen, ont eu des précédents en Afrique et en Eurasie, tant dans les cultures néandertaliennes que dans les cultures d' « hommes anatomiquement modernes » (HAM) ou *Sapiens* archaïques.

À mesure que les connaissances s'affinent, l'industrie lithique constitue un témoignage de plus en plus ambigu des capacités cognitives ou linguistiques de leurs artisans⁹⁶. Les chercheurs travaillant sur l'émergence des comportements modernes se tournent de plus en plus vers d'autres indicateurs : ceux de l'insertion de l'industrie lithique dans un réseau social d'échange à la fois dense et vaste. La variabilité typologique et stylistique des industries est considérée comme l'indicateur d'un besoin de différenciation sociale et les échanges à longue distance de matière première celui d'un tissu social dense et diversifié⁹⁷. C'est, d'une certaine façon, chercher le point de contact ou de passage entre le symbolisme technique et le symbolisme social d'André Leroi-Gourhan, c'est-à-dire ce moment où la technique se met au service d'une préoccupation sociale dominante. Nous avons effectué ce détour par l'industrie lithique, qui relève *a priori* du régime de la subsistance, pour rappeler justement ce qui caractérise le sens majeur de l'adjectif « symbolique » aujourd'hui : le détournement d'un objet ou d'une pratique de sa fin strictement utilitaire. Autrement dit, c'est lorsque la technologie quitte la sphère fonctionnelle pour prendre place dans un réseau social d'échange et de différenciation symbolique, qu'elle peut devenir un critère de modernité comportementale. Le symbolisme, en dernier lieu, ne désigne pas simplement une capacité d'abstraction, et ne peut être en ce sens entièrement résorbé dans une approche cognitiviste de l'intelligence hominienne. Mais l'une n'empêche pas l'autre, et les archéologues cognitivistes sont pleinement conscients de ce « fait social total » qu'est l'objet technique⁹⁸. La question

⁹⁴ Brooks et al., 1995. Cité par Conard, Nicholas J. « An overview of the patterns of behavioural change in Africa and Eurasia during the Middle and Late Pleistocene ». *From tools to symbols: from early hominids to modern humans*. D'Errico, Francesco, et Lucinda Ruth Backwell (dir.). Johannesburg, Afrique du Sud: Wits University Press, 2005.

⁹⁵ Thieme, 1997, 1998, cité par Conard, Nicholas J. Op. Cit.

⁹⁶ De façon générale, beaucoup se réfèrent au « paradoxe du comportement avisé » de Renfrew : « Les données archéologiques nous indiquent ce que les gens faisaient dans le passé, mais ne nous disent pas ce qu'ils étaient capables de faire ». Kuhn, Steven L., et Mary C. Stiner. « Les parures au paléolithique: Enjeux cognitifs, démographiques et identitaires ». *Diogenes* 214, n° 2 (2006): 47.

⁹⁷ « Long distance exchange of raw materials and the production of stylistically distinct tool categories certainly represent robust evidence of symbolic cultures and linguistically transmitted traditions. ». D'errico, Francesco, 2003, Op. Cit.

⁹⁸ Nicole Pigeot reprend le mot de Marcel Mauss. Op. Cit., p. 157.

reste toujours la même : à partir de quand, justement, ce « fait social total » advient-il ? Autrement dit, à partir de quand l'homme rentre-t-il dans le champ de l'anthropologie sociale⁹⁹ ?

2.3. Les symboles de la différenciation sociale : parures, ornements, colorants

Déjà Leroi-Gourhan était à la recherche de ce moment où les symboles ne sont plus simplement les media, mentaux ou verbaux, d'une opération abstraite, comme dans le geste technique, mais les signes d'une *représentation* de l'homme par lui-même, pour son groupe et pour l'univers qu'il a ordonné autour de lui. Les rapports intra-spécifiques des animaux sont doublés chez l'homme d'une superstructure symbolique très dense qui compose un véritable « système de référence ethnique »¹⁰⁰. Le vêtement et la parure sont pour lui le premier degré de la reconnaissance sociale, bien qu'il s'agisse en même temps d'un fait biologique profondément lié au monde zoologique¹⁰¹. Il existe aujourd'hui un consensus incontestable vis-à-vis de ces vestiges, considérés par une majorité d'archéologues comme une véritable « technologie de l'information »¹⁰².

L'archéologie de la modernité comportementale, forte des nombreuses et récentes découvertes de coquillages percées et de colorants (fragments de pigments colorés) datés du Middle Stone Age, en a fait l'un de ses critères fondamentaux. Des colorants tout d'abord, aux divers usages possibles - parure corporelle, teinture des vêtements et des objets, entre autres - ont été retrouvés sur le site de Twin River, en Zambie, datés entre 260000 et 400000 ans BP¹⁰³. Il ne fait par ailleurs aucun doute que les Néandertaliens en avait l'usage, comme en attestent les pigments noirs et les fragments d'ocre recensés dans 70 sites moustériens¹⁰⁴. L'ornement est également un marqueur social¹⁰⁵ dont on retrouve de nombreuses traces, tant

⁹⁹ L'objet de l'anthropologie sociale n'est en effet rien d'autre que « l'humanité historique » : des tribus indigènes, passées ou actuelles, aux « méga-ethnies » industrialisées. C'est bien cette humanité qui est visée par l'archéologie de la modernité comportementale : « modern ethnographic societies or past societies ». D'errico, Francesco, 2003. Op. Cit., p. 8.

¹⁰⁰ Cf. Dans *Le Geste et la Parole*, le chapitre XIII du Tome II : « Les symboles de la société ».

¹⁰¹ Cf. 1. 2. sur le statut du « symbolisme social » chez Leroi-Gourhan.

¹⁰² « Les parures, et plus généralement les décorations corporelles, s'apparentent à une technologie de l'information, permettant de transmettre des informations d'ordre social sur celui ou celle qui les porte ». Kuhn, Steven L., et Mary C. Stiner. Op. Cit.

¹⁰³ Cf. D'Errico, Francesco. « L'origine de l'humanité et des cultures modernes: Le point de vue de l'archéologie ». *Diogenes* 214, n° 2 (2006): 147.

¹⁰⁴ Ibid. Un exemple fameux : les colorants et meules trouvés sur le site du Pech de l'Azé, datés d'entre 60 et 50000 ans BP.

¹⁰⁵ « It conveys social information about individual identity and group affiliation (Wiessner, 1983) ». Conard, Nicholas J. Op. Cit. Sur la base d'observations ethnographiques, Marian Vanhaeren va jusqu'à dénombrer 14 fonctions sociales de la parure : « par exemple expression esthétique, « message d'amour », amulettes, objets

sur les sites d'occupation d'*Homo Sapiens* archaïques du Middle Stone Age proche-oriental et africain - coquillages percés de Qafzeh (100000 ans BP) en Israël, de Still Bay ou Blombos (75000 ans BP) en Afrique du Sud – que, plus tardivement, sur les sites néandertaliens européens – dents de renard, de boviné, de marmotte ou d'ours perforées à la grotte du Renne d'Arcy sur Cure, serres de rapace de la grotte Mandrin en France et de la grotte du Rio Secco en Italie, pour ne citer que quelques exemples. L'utilisation des dents d'animaux et des serres de rapace comme objets de parure est, avec celle des colorants, au cœur de la discussion sur le comportement symbolique des Néandertaliens. La découverte, révélée en 2015¹⁰⁶, sur le site de Krapina en Croatie, de 8 serres de Pigargue à queue blanche montrant des traces de découpe, d'abrasion et de polissage, ainsi que de petites encoches régulières, semble attester de la création de parures par les Néandertaliens dès 130000 ans BP, autrement bien avant le moindre contact avec les « *Protosapiens* » ou « *Sapiens* archaïques »¹⁰⁷ africains. Malgré cette découverte, qui est à ce jour celle de la plus ancienne parure connue, il faut néanmoins souligner la faiblesse du nombre de découvertes de ce type liées aux sites d'occupation néandertalienne relativement au nombre et à la diversité des parures façonnées entre 35 et 300000 ans BP par les Aurignaciens¹⁰⁸. Par ailleurs, la question à la fois de la datation des objets¹⁰⁹ et surtout celle des preuves matérielles de leur retouche intentionnelle reste très controversée, à tel point que certains archéologues réservent la preuve positive d'un comportement symbolique à la culture aurignacienne et ne parlent que d'« évidence négative » pour ce comportement dans les cultures néandertaliennes¹¹⁰.

d'échange, marqueurs d'appartenance à un groupe ethnique, une classe d'âge, un genre, un statut individuel, objets de richesse, etc. ». Vanhaeren, Marian. « Speaking with beads ». *From tools to symbols: from early hominids to modern humans*. D'Errico, Francesco, et Lucinda Ruth Backwell (dir.). Johannesburg, Afrique du Sud: Wits University Press, 2005.

¹⁰⁶ Radovčić, Davorka, Ankica Oros Sršen, Jakov Radovčić, et David W. Frayer. « Evidence for Neandertal Jewelry: Modified White-Tailed Eagle Claws at Krapina ». *PLOS ONE* 10, n° 3 (11 mars 2015).

¹⁰⁷ Ces expressions désignent les « Homme anatomiquement modernes » (HAM) présents en Afrique dès 200000 ans BP et au Proche Orient à partir de 120000 ans BP.

¹⁰⁸ 153 types de parure provenant de 93 sites aurignaciens ont été recensés en 2004 par Francesco D'errico et Marian Vanhaeren. Cf. Vanhaeren, Marian, Op. Cit. p. 535.

¹⁰⁹ Cf. par exemple le débat sur l'intégrité de la stratigraphie de la grotte d'Arcy sur Cure, évoqué dans Romandini, Matteo, Marco Peresani, Véronique Laroulandie, Laure Metz, Andreas Pastoors, Manuel Vaquero, et Ludovic Slimak. « Convergent evidence of eagle talons used by late Neanderthals in Europe: a further assessment on symbolism ». *PloS one* 9, n°7 (2014).

¹¹⁰ Ibid. Cf. également Kuhn, Steven L., et Mary C. Stiner, Op. Cit. : « Quelques rares découvertes d'objets perforés dans des sites occupés par des hommes de Neandertal ou des hominiens ont toutes été remises en question (d'Errico et Villa 1997 ; Mellars 1996) ».



Figure 4 : Serres d'aigles incisées du Paléolithique moyen européen. Romandini, Matteo, Marco Peresani, Véronique Laroulandie, Laure Metz, Andreas Pastoors, Manuel Vaquero, et Ludovic Slimak. « Convergent evidence of eagle talons used by late Neanderthals in Europe: a further assessment on symbolism ». *PloS one* 9, no 7 (2014).

Nous touchons là un point essentiel de l'archéologie du symbolisme et de sa difficulté méthodologique, qui consiste à apporter des preuves matérielles à l'existence d'un univers de valeurs immatérielles¹¹¹. Avec les éléments de parure et d'ornement, nous entrons dans un régime de vestiges archéologiques qui témoignent *positivement* de l'inscription des comportements humains dans un système complexe de référence ethnique. Si avec les collections de pierres et de fossiles, ou avec la perfection technique et la beauté – instinctive, flagrante, intuitive - des matières premières de l'industrie lithique, nous restions dans le domaine de l'« évidence négative », les éléments de parure et de colorant nous placent sur le terrain de l'évidence *positive* de la fabrication de symboles sociaux. C'est pourquoi l'observation microscopique, qui tente de faire toujours plus précisément le départ entre l'usure taphonomique et l'incision ou la perforation *intentionnelle* des objets sont aujourd'hui au cœur de l'archéologie du symbolisme¹¹². On comprendra dès lors que les traces de gravure intentionnelle sur des objets dénués de fonction composent un régime également privilégié, voire une preuve supérieure encore, attestant des comportements dits « symboliques » des hommes préhistoriques.

¹¹¹ « How is a distinction made between potentially symbolic objects deliberately crafted by humans from those produced by functional activities or natural processes ? ». D'errico, Francesco, et al., 2003. Op. Cit., p. 18.

¹¹² Michel Lorblanchet illustre cet enjeu par un exemple parlant : « Une étude expérimentale sur les traces d'usure des outils avait démontré que les Acheuléens et les Moustériens perforaient effectivement le bois et l'os... jusqu'à ce qu'un chercheur américain découvre, en 1990, dans une crotte de coyote, une phalange de cerf portant des traces nettes de rongement et une perforation ronde qui était clairement la trace d'une morsure de l'animal ! [...] C'est ainsi, par exemple, qu'un fémur d'ours à perforations multiples trouvé dans le gisement moustérien de Divje Babe, en Slovénie, d'abord interprété comme une flûte et comme une preuve de l'existence de la musique instrumentale au Paléolithique moyen, fut bientôt relégué parmi les ossements mordus et rongés par les grands carnivores qui abondaient au Paléolithique ». Lorblanchet, Michel. Op. Cit., p. 147-148.

2.4. « A l'aube des images »¹¹³ : *stries, marques, signes géométriques*

Les premiers témoignages d'une véritable figuration graphique consistent en des raies parallèles, courbes et zigzags gravés sur des fragments d'os ou de pierre, pratiqués tant par Neandertal que par les HAM depuis le Paléolithique moyen. L'un des premiers a été découvert dans les couches moustériennes du célèbre abri de La Ferrassie, en Dordogne ; ces dernières années, les fouilles en Afrique du Sud ont multiplié les découvertes de gravures datant du Middle Stone Age, sur divers supports : os gravé de la grotte de Klasies River, œufs d'autruche sillonnés de motifs géométrique de Diepkloof, morceaux d'ocre gravés de Blombos, sont à ce jour les plus anciens témoignages de figuration connus (entre 100000 et 750000 ans BP). Au Proche Orient, deux cortex gravés ont également jeté une nouvelle lumière sur les origines de la figuration : celui de Qafzeh, vieux d'environ 90000 ans et celui, attribué à Neandertal, de Quneitra, daté d'environ 60000 ans BP¹¹⁴.

Nous avons déjà mentionné l'interprétation fournie par André Leroi-Gourhan de ces premiers signes graphiques : figuration de l'intention de répétition et par conséquent du rythme¹¹⁵. Le comportement figuratif est fondé sur la perception des valeurs et des rythmes et s'exprime dans la volonté d'extérioriser par les sons, les gestes, la graphie, ce « fond paléontologique » de l'ordonnement du monde. Tout comme le langage, il relève de la « même aptitude à extraire de la réalité des éléments qui restituent une image symbolique de cette réalité »¹¹⁶. A la différence de la musique, de la poésie et de la danse¹¹⁷, les signes graphiques sont les premiers témoins matériels laissés à l'archéologue de cette « rythmicité figurative, sonore et gesticulatoire [qui] est probablement sortie au fil du déroulement géologique, comme le langage, synchroniquement avec le développement des techniques »¹¹⁸. Mais ce n'est pas là leur unique privilège. Le signe graphique signifie une rupture profonde dans le processus d'extériorisation de la rythmicité figurative : en tant qu'extériorisation symbolique matérialisée, il est une capture de la pensée par elle-même, le support de sa propre réflexion. Avec lui, *la pensée abstraite se donne à elle-même sa propre matière*¹¹⁹. En tant

¹¹³ L'expression est de Leroi-Gourhan dans *Le Geste et la parole*, Tome II, au chapitre XIV intitulé « Le langage des formes », entièrement consacré à l'émergence du « comportement figuratif ».

¹¹⁴ D'Errico, Francesco. « L'origine de l'humanité et des cultures modernes: Le point de vue de l'archéologie ». *Diogenes* 214, n° 2 (2006): 147.

¹¹⁵ Leroi-Gourhan, André. Op. Cit. Vol.II, p. 217.

¹¹⁶ Ibid., p. 210.

¹¹⁷ Dont Leroi-Gourhan émet l'hypothèse d'un développement dès les « Australanthropes ».

¹¹⁸ Ibid., p. 211.

¹¹⁹ Rappelons ici cette autre définition de la « pensée symbolique » par André Leroi-Gourhan comme « aptitude à fixer la pensée dans des symboles matériels ». Op. Cit., Vol. I., p.260.

que témoin matériel d'une stricte immatérialité, pour la première fois manifeste et non seulement supposée, le signe graphique est la clé de voûte du symbolisme. Il incarne et résout en même temps le paradoxe d'une archéologie de l'immatériel puisqu'il ouvre définitivement, en se fermant sur son propre substrat symbolique, autrement dit en s'autonomisant, le régime de la signification. Tel est le sens commun du « symbole », qui imprègne en profondeur et presque inconsciemment notre culture de l'écrit : celui, hermétique, du « chiffre »¹²⁰, qui ouvre en même temps qu'il scelle le monde du sens, attestant de la préoccupation humaine par excellence, celle de donner sens au monde. Voici comment Leroi-Gourhan décrit ce qui signe pour lui l'émergence du symbolisme au sens de ce qui constitue l'exception humaine : « L'émergence du symbole graphique à la fin du règne des Paléanthropes suppose l'établissement de rapports nouveaux entre les deux pôles opératoires [que sont la technique et le langage], rapports exclusivement caractéristiques de l'humanité au sens étroit du terme, c'est-à-dire à une pensée symbolisante dans la mesure où nous en usons nous-mêmes »¹²¹.

Ce dépôt de la pensée dans les signes matériels, qui dès lors peut se saisir elle-même comme objet, reste au cœur de l'interprétation des premiers symboles graphiques. Pour beaucoup d'archéologues, ils attestent de façon non ambiguë de l'existence d'un métalangage, autrement dit de la maîtrise par ces premiers graveurs d'un langage « pleinement moderne »¹²². Ils appartiennent pleinement à ce registre du symbolisme abstrait dont nous avons dégagé la définition en première partie, qui est une forme de déploiement exponentiel et autonome de la culture humaine. A travers les premiers vestiges graphiques, c'est la naissance du langage « complexe » tel que nous le connaissons qui serait attestée, à savoir un langage qui accède, par-delà ses fonctions simples d'expression, de signal et même de catégorisation ou de description, à une quatrième fonction dite « syntactique »¹²³, qui consiste à générer à partir de lui-même, par libre association de son vocabulaire (catégorisation lexicologique) et de sa syntaxe (lien syntagmatique), un discours. Francesco D'Errico considère en effet que les séquences gravées des morceaux d'ocre exhumés à Blombos composent de véritables systèmes d'informations ou « mémoires artificielles »¹²⁴. Ce qui est en jeu dans les premières figurations abstraites n'est au fond rien d'autre que les prémices de la création d'images et de la représentation artistique, dont elles assument déjà toutes les fonctions : un symbolisme

¹²⁰ Notons que c'est ainsi que Henri Breuil emploie le terme de « symbole » dans la première moitié du XX^e siècle, alors même qu'il n'est pas encore entré dans le lexique scientifique de l'archéologie. Il l'utilise pour décrire les signes abstraits gravés sur les parois des grottes des Eyzies de Tayac, dans la mesure où ils recèlent pour lui une signification cachée.

¹²¹ Leroi-Gourhan, André. Op. Cit., Vol. I, p. 262.

¹²² Cf. D'errico et. al., 2003, Op. Cit., p.31. Au sujet des fragments d'ocre gravés de la grotte de Blombos : « The production of such systems clearly demonstrates the use of modern language, because modern language is the only communication system with a « built-in » metalanguage that allows for the creation of symbolic codes ».

¹²³ Cf. Jucquois, Guy. « Langage et communication chez les hominidés ». *Diogenes* 214, n° 2 (2006): 71.

¹²⁴ D'errico et. al., 2003, Op. Cit., p.31-33.

matériel extériorisé dont les possibilités internes de libre association génèrent un univers imaginaire ou mental autonome.

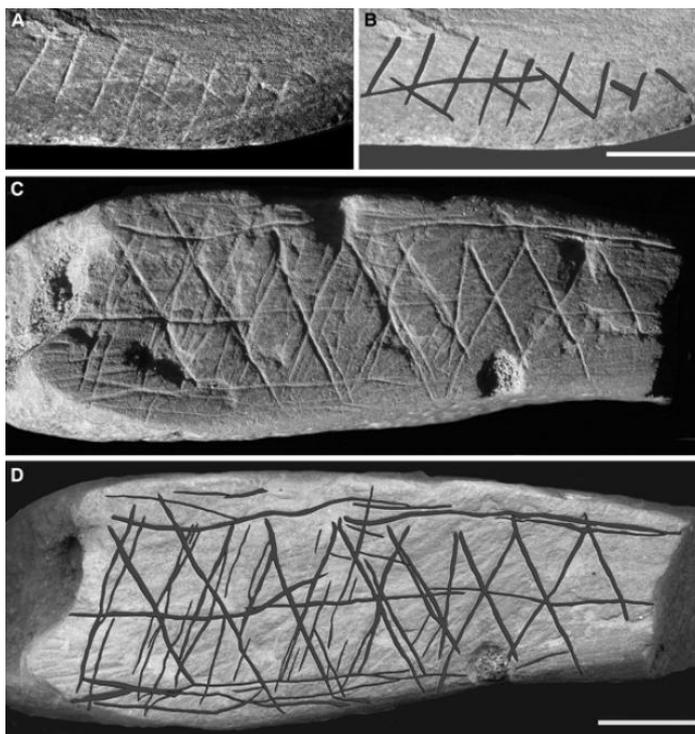


Figure 5 : Morceaux d'ocre gravés de la grotte de Blombos. Henshilwood, Christopher, et al. « Emergence of modern human behavior: Middle Stone Age engravings from South Africa ». *Science* 295, no 5558 (2002): 1278-80.

Pour certains, ces manifestations premières d'une imagerie mentale relèvent d'un saut cognitif caractéristique de l'espèce *Homo Sapiens*. C'est d'une certaine façon l'interprétation d'André Leroi-Gourhan¹²⁵ et, de nos jours, celle de David-Lewis Williams, qui considère l'accès aux universaux de la représentation abstraite que sont les « formes entoptiques »¹²⁶ comme le fait d'une constitution psycho-neurologique semblable à la nôtre. Si l'art ou du moins la production d'images sont inexistantes, ou presque, chez Neandertal, c'est le fait d'une conscience « primaire »¹²⁷, dont le développement neurologique interdit l'accès à

¹²⁵ « L'*Homo sapiens* réalise le dernier étage connu de l'évolution hominienne et la première où les contraintes de l'évolution zoologiques soient franchies et incommensurablement dépassées ». Leroi-Gourhan, André. *Op. Cit.*, Vol.I., p. 34.

¹²⁶ Les « formes entoptiques » sont définies par Lewis-Williams comme des « constances de formes » apparaissant dans les états altérés de la conscience et reposant exclusivement sur l'appareil psycho-neurologique de l'homme anatomiquement moderne. Cf. Lewis-Williams, David. *L'esprit dans la grotte: la conscience et les origines de l'art*. Traduit par Emmanuel Scavée. Monaco, France: Éditions du Rocher, 2003, p.143.

¹²⁷ Cette distinction entre conscience primaire, dénuée d'intériorité, et conscience supérieure, désengagée du seul présent et garante d'une vision du passé comme de l'avenir, est reprise du neuroscientifique Gerald Edelman : « Comment la tyrannie du présent remémoré peut-elle être brisée ? La réponse est : par l'apparition de nouvelles formes de mémoire symbolique et de nouveaux systèmes qui servent à la communication sociale et à la transmission. Sous sa forme la plus développée, cette évolution représente la capacité d'acquisition d'un langage. Dans la mesure où les êtres humains constituent la seule espèce pourvue d'un langage, cela signifie aussi que la

l'imaginaire. Cependant, même chez Lewis-Williams, le fond biologique permettant l'accès à cette imagerie mentale n'est pas en lui-même le *facteur* de son apparition. Celle-ci, permise par l'acquisition d'un système psycho-neurologique semblable au nôtre, n'a eu lieu que sous la pression de la « division sociale » liée à la pression démographique de la fin du Pléistocène, tout particulièrement dans ce « cul-de-sac » géographique que représente l'Europe Occidentale¹²⁸. A vrai dire, Lewis-Williams n'adresse pas tant son interprétation aux premiers symboles graphiques, partagés comme on l'a vu autant par Neandertal que par Sapiens, qu'aux signes abstraits de l'art rupestre tel qu'il émerge au Paléolithique supérieur. Il est en effet difficile d'attribuer aux premières gravures isolées, telles celles de Blombos, la même portée que ces « chevilles graphiques » que sont les signes abstraits dans les ensembles pariétaux des grottes ornées. Les signes abstraits gravés par les néandertaliens semblent néanmoins contredire une distinction entre espèces sur la base d'une différence cognitive ou psycho-neurologique.

Ce qu'il faut souligner, au-delà des capacités cognitives ou linguistiques propres ou non à une espèce biologique, qui restent sujettes à un débat sans fin, c'est le relatif consensus qui unit les archéologues autour des *facteurs sociaux* qui accompagnent la densification et la multiplication des figurations graphiques à la fin du Pléistocène. La soudaine floraison d'expressions figuratives caractéristiques du Paléolithique supérieur, si elle était certes en germe dès le Paléolithique moyen, à travers l'émergence des parures et des premiers signes graphiques, n'est explicable que par des motifs sociologiques, que beaucoup associent à une volonté de différenciation sociale liée à un essor démographique concentré dans l'espace géographique particulier qu'est l'Europe occidentale. S'il n'y a pas de consensus autour de la signification accordée aux premiers signes graphiques, l'évidence d'un comportement moderne et d'une structuration sociale forte, réside en dernier lieu dans cette floraison de représentations figuratives qui caractérise l'art mobilier et pariétal du Paléolithique supérieur. Celui-ci reste le « gold standard » de la modernité comportementale, pour reprendre l'expression judicieuse de Conard¹²⁹. L'apport récent de l'archéologie vis-à-vis de ce raz-de-marée artistique, qui a hissé l'homme préhistorique au rang de pleine humanité dès le début du XX^e siècle, réside essentiellement dans la démonstration de sa lente et multipolaire élaboration.

conscience d'ordre supérieur s'est épanouie dans notre espèce ». Edelman, Gerald, 1994, cité par Lewis-Williams, David, Op. Cit., p. 218-219.

¹²⁸ « S'il nous faut chercher un mécanisme à l'origine de « l'explosion créative d'Europe occidentale, c'est sans doute dans la diversité et le changement social que nous le trouverons. Cela veut dire que nous devons envisager les fonctions de la création d'images qui servent à *diviser* ». Ibid., p. 209.

¹²⁹ Conard, Nicholas J. Op. Cit.

L'objet « symbolisme » indiscernable

Il semble qu'au terme de l'analyse d'un certain nombre d'objets archéologiques caractéristiques du « symbolisme », nous ne soyons pas plus avancés quant à la détermination de sa nature et de son origine. Nous aurions pu considérer d'autres exemples, comme la sépulture, notre embarras aurait été le même : signe en soi d'une préoccupation religieuse et de l'existence d'un univers mental pleinement constitué, tant chez Neandertal que chez Sapiens pour certains¹³⁰ ; signe d'un monde symbolique propre à Sapiens pour d'autres, qui considèrent que c'est l'association d'une sépulture et de la présence d'objets rituels – absents des sépultures néandertaliennes - qui attestent de l'existence d'un univers symbolique partagé et structuré collectivement¹³¹.

Nous avons vu que les arguments liés aux capacités cognitives et à la maîtrise du langage n'étaient pas suffisants pour déterminer le point d'inflexion de la « modernité », ou celui de la « pleine hominisation », dans la mesure où ils relèvent d'une évaluation indirecte sans réelle vérification possible. Ces éléments restent néanmoins latents dans la plupart des discours sur le symbolisme. Le degré de détermination biologique d'un comportement symbolique continue d'occuper une place centrale dans les débats.

Une majorité d'archéologues préfère se pencher aujourd'hui sur « l'interaction entre des capacités cognitives précédemment apparues et la transformation du contexte social et démographique »¹³², qui permet de resserrer l'investigation autour d'objets archéologiques moins ambigus, tels les parures et les colorants. Ce resserrement du symbolique autour des artefacts est aussi une garantie méthodologique jugée aujourd'hui essentielle : la preuve matérielle d'un comportement « immatériel ». Cette orientation méthodologique laisse néanmoins de côté un certain nombre de vestiges énigmatiques, auxquels certains archéologues continuent de faire droit. La ligne de partage et de désaccord semble se situer entre un régime d'objets non utiles à la survie dont on peut démontrer qu'ils ont été retouchés, et un régime d'objets qui n'attestent qu'hypothétiquement et négativement d'un usage à portée symbolique. Mais le critère méthodologique de la vérifiabilité est-il seul garant d'une scientificité ? Ou plutôt, la polarisation de la scientificité autour de la preuve matérielle n'est-

¹³⁰ Dont le premier témoignage connu est celui de la sépulture de Qafzeh (Israël), vieille d'environ 100000 ans.

¹³¹ C'est l'opinion par exemple de David Lewis-Williams, pour lequel le caractère organisé de la tombe indique l'existence probable d'un rite funéraire, à la différence de la « pauvreté » et de l'absence d'organisation des sépultures néandertaliennes. Lewis-Williams, David, *Op. Cit.*, p.110. Le même débat existe autour de la structuration de l'habitat.

¹³² Kuhn, Steven L., et Mary C. Stiner, 2006, *Op. Cit.*

elle par le revers de son déficit théorique ? La question du symbolisme cristallise en effet un débat méthodologique important, quant à la marge de manœuvre interprétative accordée à l'archéologue dans la reconstitution des faits préhistoriques.

Quant à la figuration graphique et à l'art, ils continuent d'être les témoignages indiscutables de l'élaboration d'une pensée symbolique, sans que la question des facteurs de leur émergence ni celle de leur signification soient résolues. Car c'est bien à chaque fois, à travers les critères du symbolisme, une définition du comportement humain qui est interrogée, et c'est à ce niveau que les interprétations sont le plus divergentes.

Il s'agit désormais de déterminer, en-deçà des questions de méthodologie et d'établissement d'un critère fiable de détection d'une activité dite « symbolique », la conception du processus d'hominisation sous-jacente à chacune des positions décrites dans cette deuxième partie. C'est alors seulement que nous pourrons rendre compte de l'ensemble des implications scientifiques des différentes définitions du symbolisme et de la difficulté qu'il y a à attester de son émergence.

Anthropologie du symbolisme en préhistoire

3.1. L'hominisation en question

À partir d'une base commune que l'on pourrait appeler le « procès de symbolisation » – cette médiation de l'environnement par des symboles, qui offrent une prise à l'homme sur ce qui devient, à travers eux, un monde¹³³ -, définition minimale du symbolisme qui reste au cœur de l'hominisation pour tous les archéologues, les désaccords sont profonds sur l'origine de ce procès, ou plutôt sur le stade de son plein épanouissement. Nous disposons par exemple, à travers la description des premières collectes de « curios » par les hominiens – mais cela peut être dit de la majorité des témoignages archéologiques analysés plus haut, à la seule exception des productions artistiques¹³⁴ - d'un critère de symbolisme qui est diversement accepté par la communauté scientifique : de façon radicale et absolue, pour quelqu'un comme Michel Lorblanchet ; de façon intermédiaire, c'est-à-dire prise dans un comportement symbolique graduel, pour André Leroi-Gourhan ; mis hors-jeu par les archéologues de la modernité comportementale, d'après les critères dégagés par Brooks et Mc Brearty. Nous avons également entraperçu que ces différences tenaient à des conceptions divergentes de ce qui fait l'humanité telle que nous la connaissons : « *Homo aestheticus* » pour le premier ; espèce biologique « *Homo Sapiens* » dotée d'une faculté de pensée symbolisante pour le second¹³⁵ ; homme dont la « modernité » tient à un ensemble de traits comportementaux dont on trouve les caractéristiques (exemplairement, mais non exclusivement – c'est tout le sens de ces travaux) dans les sociétés du Paléolithique supérieur. Il y a d'autres visions anthropologiques en jeu dans l'archéologie, mais notons d'ores et déjà que trois paradigmes déterminent fortement la définition et la portée données au concept de symbolisme, qui encore

¹³³ « Monde », que l'étymologie grecque et latine fait dériver d'« ordre ». C'est bien l'ordonnement de la nature en « monde » qui est en jeu dans la pensée symbolique.

¹³⁴ C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas abordé la totalité des objets archéologiques qui sont au cœur du débat sur le symbolisme, comme la sépulture par exemple. Quel que soit le critère analysé, des désaccords sur l'interprétation sont reconduits, qui nous semblent davantage explicables par leurs présupposés anthropologiques.

¹³⁵ Nous relativiserons plus loin cette première caractérisation « biologiste » de l'humanité selon Leroi-Gourhan, car elle est inexacte. Le privilège d'*Homo Sapiens*, dans sa pensée, n'est jamais insulaire, il procède d'un mécanisme d'extériorisation à l'œuvre dès le phénomène de la station debout et les premiers Australanthropes.

une fois n'est pas neutre, et ne peut l'être dans la mesure où il fait office de marqueur de « pleine humanité » : un spiritualisme et un universalisme, pour lequel le sens esthétique, le souci métaphysique et la curiosité sont déterminants¹³⁶ ; un matérialisme, qui privilégie les facteurs biologiques et environnementaux ; un « anti-substantialisme » - qui est aussi un universalisme - ethnoculturel, qui considère avant tout l'émergence du fait social. Notons également que ces paradigmes peuvent se compléter, venir en renfort l'un de l'autre, et qu'ils sont soutenus par un axiome commun, qu'ils interrogent plus ou moins : que l'humanité peut être définie, autrement dit qu'elle est soit dotée d'une essence, soit caractérisée par un état. Or c'est de cet axiome que naît la quête – éminemment embrouillée et polémique - d'une origine, même graduelle. Analyser la façon dont est pensée, plus ou moins radicalement et plus ou moins abruptement, cette origine, sera l'objet de cette troisième partie. Avec, en arrière-fond, le questionnement de l'axiome lui-même : faut-il penser une origine et, sinon, le concept de symbolisme a-t-il encore un sens ? C'est en effet toute la pensée de l'évolutionnisme qui est en jeu dans le problème de l'origine du symbolisme.

Historiquement, c'est le paradigme biologiste qui prime dans la reconnaissance d'une humanité dotée, non pas encore de pensée symbolisante, mais d'« attributs spirituels et moraux ». La rencontre entre la réalité paléontologique de Cro Magnon, si proche de nous, et les témoignages de son habileté, notamment dans les domaines de l'art, détermine originellement le statut exceptionnel de l'espèce biologique *Homo Sapiens*, à partir de laquelle « l'évolution physique de l'Humanité peut être considérée comme terminée, le problème des origines humaines perd[ant] son caractère zoologique pour devenir anthropologique et ethnographique »¹³⁷. Cette ligne de fracture dans l'histoire de l'évolution entre déterminisme biologique et affranchissement ethnique coïncide avec l'émergence de la première civilisation, dite « civilisation du Renne », et tient tout entière dans le type biologique « vraiment supérieur » de ses artisans « au front droit et vaste »¹³⁸. Ainsi s'élabore, de la fin du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e, ce que Michel Lorblanchet décrit comme la vision « classique » de l'émergence du phénomène artistique : « l'art survient dans une phase finale de l'évolution humaine il y a seulement quelques dizaines de millénaires alors que l'histoire humaine s'étend sur près de 3 millions d'années ; cette émergence est perçue comme un progrès évolutif dont le fondement est biologique ; elle est considérée

¹³⁶ C'est la posture de Michel Lorblanchet mais également celle, par exemple, de Marcel Otte, qui écrit : La fonction religieuse ou sacrée ne nous a jamais quittée [...]. C'est la marque de l'humanité ». Op. Cit., p. 174.

¹³⁷ Boule, Marcellin. Op. Cit. p. 248.

¹³⁸ « Les découvertes de squelettes humains nous mettent maintenant en présence de types vraiment supérieurs. La plupart ont un corps plus élégant, une tête plus fine, un front droit et vaste ». Ibid., p. 247-248

comme la marque distinctive exclusive du type humain ultime, *Homo Sapiens*, l'homme moderne, notre prédécesseur direct »¹³⁹.

Le concept de symbolisme introduit par André Leroi-Gourhan opère sur cette ligne de partage du Paléolithique supérieur, là où intervenait précédemment le concept de spiritualité ou d'intelligence : il doit servir à décrire ce procès de substitution de l'ordre ethnique sur l'ordre zoologique chez l'humain. Bien qu'il reprenne mot pour mot le problème formulé par Marcellin Boule, des « origines anthropologiques » d'une humanité aux racines « zoologiques », et qu'il prolonge après lui le privilège paléontologique d'*Homo Sapiens*¹⁴⁰, le concept de « symbolisme » vient dynamiter le couple statique, antagoniste et pourtant inséparable, du biologisme et du spiritualisme, marqués tous deux du sceau de la transcendance. Leroi-Gourhan, dans *Le geste et la parole*, exprime et dépasse très nettement cette convergence qu'il décèle, du XVIII^e au XIX^e siècle, jusque dans la première moitié du XX^e, entre la pensée anthropologique de l'Eglise et celle du rationalisme positiviste, vers une pensée de l'évolution comme « marche ascensionnelle se terminant sur l'homme sage, placé (par Dieu, par lui-même ou par le déterminisme) en pleine lumière de son intelligence »¹⁴¹. Le biologisme souvent reproché à Leroi-Gourhan¹⁴² n'est jamais dominant ni exclusif dans ses descriptions d'une réalité anthropologique qui fonctionne d'emblée sur trois niveaux : génétique, technique et esthétique ou social¹⁴³. Le symbolisme est précisément le concept qui permet de penser de façon conjointe ces trois niveaux anthropologiques dans le procès de l'évolution. Le volume cérébral exceptionnel de Sapiens n'est pas arrivé seul, offert par une quelconque providence ni par un déterminisme biologique, il s'inscrit dans un procès de libération du geste et de la parole, dans une amovibilité de la technique et du langage. C'est seulement dans l'espace de projection et de préméditation symbolique ouvert par la station debout et la libération de la main que la progression de la taille du cerveau trouve à s'exprimer. L'évolution est un mécanisme de rétroaction entre les trois niveaux de la « machine anthropologique » et jamais Leroi-Gourhan n'oublie dans ses descriptions des humanités fossiles de saisir toutes les dimensions de ce qu'on pourrait presque appeler une « façon d'être au monde » et qui compose un « système vivant »¹⁴⁴. Le décrochement de

¹³⁹ Lorblanchet, Michel, Op. Cit., p.22.

¹⁴⁰ « L'*Homo sapiens* réalise le dernier étage connu de l'évolution hominienne et la première où les contraintes de l'évolution zoologiques soient franchies et incommensurablement dépassées ». Leroi-Gourhan, André, Op. Cit., Vol. I, p. 34.

¹⁴¹ Ibid, p.150

¹⁴² Marcel Otte, par exemple, dans *À l'aube spirituelle de l'humanité*, juge André Leroi-Gourhan « trop imprégné de biologie évolutive ». Op. Cit., p. 58.

¹⁴³ Cf. Partie 1.2.

¹⁴⁴ Morin, Edgar. *Le paradigme perdu: la nature humaine*. Paris, France: Éditions Points, 2016. Edgar Morin décrit la révolution épistémologique qui s'est produite au début des années 50 avec la théorie de l'information de Shannon (1949), la cybernétique de Wiener (1948) et l'entrée en jeu de la génétique. Cette « révolution

l'ordre ethnique chez Sapiens du long processus d'évolution zoologique qui précède n'est ni d'ordre strictement biologique, ni technique, ni social : il est les trois à la fois. Ce qui se produit avec la figuration graphique, qui reste pour lui le marqueur de l'entrée dans un monde entièrement humanisé, n'est pas une différence de nature dans l'évolution, mais une accélération liée à l'autonomisation du monde purement symbolique des représentations, qui se manifestera ultimement et définitivement dans ces univers de signes que sont les grottes ornées. Le symbolisme est en lui-même un mécanisme de l'évolution où facteurs biologiques, techniques et sociaux sont intriqués, jusqu'à un certain seuil à partir duquel les symboles verbaux et sociaux se prennent eux-mêmes pour objet dans l'image ou la représentation, inventant par là une grammaire aux possibilités d'associations illimitées : c'est la naissance de l'activité symbolique pour elle-même, autrement dit la pensée ou l'esprit.

À rebours d'une telle conception « systémique » de l'hominisation, ayant sa (paléonto)logique interne, d'où l'utilisation du symbole émane et gagne peu à peu son autonomie, une partie de la recherche actuelle sur l'émergence des comportements modernes se concentre davantage sur les *facteurs* de l'hominisation. Or la recherche de causalités suspend, par sa façon même de l'interroger, le procès de l'évolution, puisqu'elle implique de déterminer au sein de l'hominisation des objets – productions ou comportements – dont elle puisse arraisonner les causes. C'est la différence fondamentale de nature entre le symbolisme tel qu'il a été élaboré par André Leroi-Gourhan, comme processus de progressive autonomisation des systèmes symboliques (techniques, sociaux, puis esthétiques) et le symbolisme tel qu'il est employé négativement aujourd'hui, comme attribut ou caractère d'une technologie ou d'un comportement étranger aux fonctions de subsistance. Ce dernier régime de définition isole – que ce soit au niveau de la détermination des symboles sociaux ou au niveau de celle d'un comportement esthétique – le symbolisme de son procès, et ouvre le domaine de faux problèmes que nous avons exploré en deuxième partie, à savoir celui de la détermination d'un ou de plusieurs critères du « symbolique » entendu comme objet ou type de comportement. La méthodologie employée par l'archéologie de la « modernité comportementale » est à ce titre révélatrice du « contre-emploi » effectué de la notion de symbolisme telle qu'elle a été introduite en préhistoire : la batterie de critères du comportement moderne est déterminée à partir d'une *photographie*¹⁴⁵ d'un certain état des sociétés paléolithiques – celui du Paléolithique supérieur européen – et se trouve recherchée *après-coup* dans les sociétés plus anciennes du Middle Stone Age. Ce qui est ainsi caractéristique de l'homme moderne est

biologique » permet de penser la vie comme système auto-organisé, autrement dit de conjoindre voire de souder biologie et anthropologie. André Leroi-Gourhan nous semble très proche d'un tel paradigme, nous y reviendrons.

¹⁴⁵ Serait-elle prise avec retardateur...

prélevé dans un stade, c'est-à-dire une « stase », de l'évolution, et devient un assemblage de traits comportementaux dont il s'agit de chercher les premières manifestations. Si les nouvelles découvertes et datations apportées sur l'origine de la parure, de la sépulture, de la figuration, de la musique, de l'habitat organisé, de la structuration d'un territoire de chasse ou d'approvisionnement, sont cruciales, elles ne servent pas, en tant que telles, à éclairer le phénomène de l'homínisation. La quête de l'origine du symbolisme entendu comme trait comportemental a tendance à neutraliser le procès de l'homínisation par un « portrait-robot » de l'humanité moderne prélevé à une époque donnée et appliquée à d'autres contextes, voire à d'autres humanités. Le biais anthropologique à l'œuvre ici serait une définition « ethno-culturelle » de l'homme qui tendrait à universaliser les traits comportementaux d'une certaine humanité, jusqu'à tenter de l'appliquer à des espèces biologiques différentes. C'est ainsi que le débat actuel sur la présence d'une « pensée symbolique » chez Neandertal, si elle rompt avec une détermination trop fortement biologique de l'homme, ne fait que réifier le symbolisme en lui donnant le caractère en soi d'un attribut universel. Or il nous apparaît, en suivant Leroi-Gourhan, que pour des raisons paléontologiques évidentes, Neandertal ne pouvait entretenir un rapport au monde semblable à celui de Sapiens. L'universalisme ethno-culturel qui domine la recherche actuelle sur la modernité comportementale semble omettre, malgré des intentions humanistes louables¹⁴⁶, une réalité paléontologique fondamentale, celle du caractère incomparable des faits et gestes de deux corporéités différentes. Ce qui est perdu dans une telle conception n'est rien d'autre que la notion, pourtant consubstantielle à l'archéologie préhistorique, d'*altérité* : « Lorsque nous manipulons un objet appartenant aux Paléolithiques archaïque ou inférieur, il faut envisager qu'il ait été conçu par un individu qui ne possédait pas exactement les mêmes capacités psychomotrices que nous, *Homo Sapiens* – c'est l'un des vertiges de la préhistoire, un degré d'altérité qu'ignorent les autres sciences humaines »¹⁴⁷.

3.2. *L'origine du symbolisme : un cercle herméneutique*

Nous aurions pu évoquer d'autres conceptions anthropologiques en jeu dans l'archéologie du symbolique – soit la rémanence d'un certain biologisme par exemple, chez des archéologues comme Richard Klein ou David Lewis-Williams, souvent associé à un déterminisme environnemental ou démographique ; soit l'« *Homo aestheticus* » de Michel

¹⁴⁶ L'humanisme est avant tout une idéologie. Edgar Morin le décrit comme « la philosophie d'un homme dont la vie sur-naturelle échappe [au destin commun des créatures vivantes] ». Op. Cit., p. 20.

¹⁴⁷ Bon, François. Op. Cit., p. 161.

Lorblanchet, qui définit l'homme de façon essentialiste comme « artiste ». Retenons plutôt, à ce stade de l'analyse, que l'équivocité du concept de symbolisme en préhistoire tient surtout à la façon dont il réifie ou non un certain degré d'hominisation, autrement dit à la façon dont est pensé, plus ou moins radicalement, le concept d'évolution. Lorsque l'archéologie du symbolique instaure vis-à-vis de Neandertal un débat semblable à celui que l'archéologie du début du XX^e siècle posait vis-à-vis de Sapiens¹⁴⁸, à savoir celui de son inclusion ou non dans l'Humanité moderne, il est légitime de se demander si le symbolisme ne tient pas lieu parfois de ce qu'était l'intelligence ou la spiritualité il y a un siècle, à savoir une transcendance, rééditant la coupure entre « nature » et « culture » qui caractérisait, jusqu'à ces dernières décennies, la science depuis le XVIII^e siècle. « *Homo symbolicus* » comme « *Homo aestheticus* », avec des arguments et des critères de détermination différents, et par conséquent des « origines » plus ou moins anciennes, rejouent malgré eux, sur un plan cette fois opposé au biologisme, l'ancien privilège de Sapiens, c'est-à-dire l'appartenance à une Humanité accomplie.

Marcel Otte est l'un des rares archéologues à rappeler les apports récents de l'éthologie¹⁴⁹, qui montre que ni l'aptitude au langage, ni le sens esthétique, entre autres traits du « comportement symbolique », ne sont absents de la vie animale. La coopération, l'avertissement, le jeu, l'amitié, sont autant de pratiques symboliquement détournées des fins de subsistance et de reproduction. Ainsi « l'oie cendrée, qui pour manifester au mâle sa dilection, va mimer une demande de protection contre une attaque imaginaire, de façon à signifier : « tu es mon caïd » »¹⁵⁰. Ainsi le chat, qui va mordiller plutôt que mordre, par jeu, détournant une pratique d'agression et de prédation¹⁵¹. Il devient de plus en plus nécessaire de considérer que « ni la communication, ni le symbole, ni le rite ne sont des exclusivités humaines »¹⁵². Nous rappelons brièvement ces évidences simplement pour parcourir tout le champ du symbolique, et nous porter délibérément en-deçà de la coupure entre animal et homme, et chez l'homme, en-deçà de la fracture entre ordre zoologique et ordre ethnique. Le concept de symbolisme a été emprunté, comme nous l'avons montré en deuxième partie, à l'anthropologie sociale, et appliqué à la préhistoire il conduit, en quelque sorte malgré lui, à penser la « zone d'applicabilité » de la sémiologie à la lignée humaine, autrement dit le

¹⁴⁸ « Le débat s'est aujourd'hui déplacé vers les autres variétés d'êtres humains, tel que Néandertal, qui se trouve actuellement dans la situation du Cro-Magnon il y a un siècle ». Otte, Marcel, Op. Cit., p.21.

¹⁴⁹ Ibid., p. 26.

¹⁵⁰ Lorenz, 1969. Cité par Morin, Edgar, Op. Cit.

¹⁵¹ « Avec l'activité à vide, l'instinct va être capable de dérailler, ou va passer de l'activité instinctive à l'activité symbolique ». Merleau-Ponty, Maurice. La nature, notes, cours du Collège de France, établi et annoté par Dominique Séglaud, suivi des résumés de cours correspondants de Maurice Merleau-Ponty. Paris : Le Seuil, 1995, p. 254.

¹⁵² Morin, Edgar, Op. Cit., p. 36.

passage de celle-ci à un état entièrement socialisé, à une vie totalement signifiante. Or de la même façon que l'éthologie, la révolution biologique de la deuxième moitié du XX^e siècle, en traitant l'organisme vivant comme une totalité organisée, codée, expressive, productrice d'informations, vient retirer son privilège à l'humanité : « On peut désormais concevoir que la société est une des formes fondamentales très largement répandues, très inégalement, mais très diversement développée, de l'auto-organisation des systèmes vivants »¹⁵³. Si l'on souhaite tirer toutes les conséquences de ce gommage progressif des frontières entre nature et culture, il devient impossible de traiter du symbolisme comme d'un attribut de l'humanité.

Or c'est bien ce présupposé anthropologique que le symbolisme porte avec lui, depuis sa conception par l'anthropologie sociale jusqu'à son application à l'archéologie préhistorique : le présupposé selon lequel il est possible de définir un état d'Humanité à partir d'un certain degré de complexité cognitive ou sociale. Le caractère insoluble du problème posé par l'origine du symbolisme réside en dernier lieu dans ce qu'on pourrait appeler son « enfermement herméneutique », ce dont Marcel Otte prend acte, par exemple, lorsqu'il écrit que « l'esprit fonctionne comme une boucle en tentant de s'auto-décrire »¹⁵⁴. Le symbolique n'est pas le nom d'un objet, d'une faculté, ni d'un comportement, il est le *milieu* de désignation d'un objet, d'une faculté ou d'un comportement. Il ne saurait y avoir d'archéologie « *du* symbolique », puisque l'archéologie tout entière est symbolique, sa méthode ainsi que ses objets. D'un point de vue épistémologique, cela signifie que l'archéologie ne saurait se saisir de l'origine de la pensée : elle peut tout au plus « déplacer ses préjugés »¹⁵⁵. Ce n'est qu'en préservant au symbolisme sa nature de *système signifiant*, producteur de sens, qu'il peut être employé sans ambiguïté, quel que soit l'objet archéologique ou le stade d'hominisation auquel il est appliqué : comme méthode, et comme garde-fou.

¹⁵³ Ibid.

¹⁵⁴ Otte, Marcel, Op. Cit., p. 12.

¹⁵⁵ Ibid., p. 22.

Conclusion

L'homme est toujours en chemin vers l'homme, son humanité réside tout entière dans l'hominisation – la civilisation – in-finie de l'humain en lui, sans que nous puissions jamais savoir en quoi consiste *proprement* l'inhumain.¹⁵⁶

Le « symbolisme » est un concept emprunté à l'anthropologie sociale qui désigne un régime de différenciation entre signifiants et signifiés, autrement dit un rapport au monde proprement humain au sein duquel les objets environnants sont dotés d'un potentiel de signification, quand ils ne sont pour les animaux que des signaux déterminant un comportement instinctif. Cette fracture entre *logos* et *nature* est originellement, pour l'anthropologie, le fait d'une différenciation sociale advenue brusquement avec la prohibition de certains partenaires sexuels, autrement dit avec la constitution des premières règles de parenté, introduisant un *hiatus* dans le continuum biologique à partir duquel s'est édifié le régime symbolique de la culture humaine¹⁵⁷.

André Leroi-Gourhan a repris ce concept pour l'appliquer à la préhistoire, mais en décrivant un processus inverse : ce n'est pas l'institution de valeurs sociales qui détermine le complexe techno-économique caractéristique des premières sociétés, comme le groupement conjugal ; c'est inversement « la solution organique à une nécessité de subsistance »¹⁵⁸ que constitue le groupement conjugal dont découlent les modalités socio-religieuses qui vont après-coup l'humaniser. En introduisant la catégorie du « symbolique » dans la préhistoire, Leroi-Gourhan est conduit à lui donner une *impulsion matérielle profonde*, qu'il va chercher au cœur de la paléontologie hominienne, dans la station debout et la libération de la main. Le

¹⁵⁶ Richir, Marc. *L'expérience du penser: phénoménologie, philosophie, mythologie*. Grenoble, France: J. Millon, 1996, p. 17.

¹⁵⁷ Lévi-Strauss, Claude. *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris, France: Presses universitaires de France, 1949.

¹⁵⁸ Leroi-Gourhan mentionne ici le caractère exceptionnel de l'alimentation de l'être humain et la nécessaire répartition des tâches qui en découle : cueillette féminine, chasse masculine.

préhistorien, s'il ne souhaite pas exclure du champ de l'anthropologie son objet de recherche, à savoir les humanités archaïque et fossile, ne saurait se satisfaire de l'apparition brusque d'une humanité déjà constituée. Penser l'avènement du symbolique, à partir du geste technique et du symbole verbal qui l'accompagne, revient à penser l'anthropologie sociale sur un plan diachronique, autrement dit à rendre compte de la totalité de son élaboration au fil du processus d'hominisation.

S'il y a pour Leroi-Gourhan un moment où le fait biologique général *s'humanise totalement*, autrement dit s'il existe une sorte d' « acte de naissance » de l'anthropologie sociale à partir duquel « toute la vie matérielle baigne dans le fait social »¹⁵⁹ et où chaque production humaine acquiert une signification ethnique, c'est très certainement lors des derniers 40000 ans avec l'apparition et la multiplication de l'espèce *Homo Sapiens* en Europe. Le symbolisme, s'il est la matière esquissée par le geste humain dès la libération de la main et de la face, n'acquiert en effet son sens plein, c'est-à-dire autonome, de « pensée symbolique », que dans le complexe techno-socio-cognitif aurignacien du Paléolithique supérieur.

Dans la lignée des analyses de Leroi-Gourhan, une partie de l'archéologie actuelle est à la recherche des origines, dispersées hors d'Europe, et plus anciennes que le Paléolithique supérieur, de ce complexe techno-socio-cognitif qui caractérisait jusqu'alors de façon exclusive la culture aurignacienne. La « pensée symbolique », réservée par Leroi-Gourhan sur le plan archéologique aux premières représentations graphiques, est dès lors étendue à tous les artefacts qui ne répondent pas à une nécessité pratique : parure, colorant, sépulture, rituels divers. Associée à d'autres traits comportementaux relevant de stratégies élaborées de subsistance, elle compose un nouvel objet archéologique baptisé « modernité comportementale ». Ce qui est visé à travers lui n'est, là encore, rien d'autre que cette aube des sociétés « complexes » ou pleinement structurées, celles à partir desquelles les analyses de l'anthropologie sociale peuvent s'appliquer. Jusque-là, le concept de symbolisme a simplement été étendu à une gamme de comportements plus nombreux et à des témoignages plus discrets, en accord avec le bouleversement de la frontière culturelle traditionnelle entre Paléolithique moyen et Paléolithique supérieur.

Mais il a aussi, entretemps, subi une déformation sémantique et méthodologique contre laquelle il est nécessaire de mettre en garde. Sans doute par abus de langage, mais également par une sorte de « raccourci anthropologique », le symbolisme désigne aujourd'hui une

¹⁵⁹ « Déversement du social dans le matériel », « vie matériel baignant dans le fait social », sont autant de façons qu'a Leroi-Gourhan de décrire l'anthropologie sociale, souhaitant souligner par là son biais méthodologique. Cf. *Le Geste et la Parole*, Vol. I, p. 210.

gamme de vestiges archéologiques déracinés de l'« impulsion profonde » et du « mécanisme » auxquels Leroi-Gourhan ne cessait de les rattacher, à savoir leur inscription dans une totalité paléontologique, technique et sociale. Le fait même que l'archéologie se détermine parfois selon plusieurs branches – archéologie cognitive, sociale, environnementale¹⁶⁰ –, qui correspondent aux différents facteurs explicatifs de l'avènement de la modernité en préhistoire¹⁶¹, laisse entrevoir le biais méthodologique qui consisterait à extraire d'une humanité « photographiée » des traits technologiques, cognitifs, sociaux, dont il s'agirait rétrospectivement de dater et d'expliquer sur un mode causal, l'apparition. Le symbolisme n'est pas une faculté ni un comportement « type », qui apparaîtrait avec la première parure ou la première gravure. Il est nécessaire de toujours reconduire ce que le « symbolique » désigne à une perspective anthropologique globale, en évitant de le réifier et d'ainsi travailler sur un objet – l'hominisation – qui se trouverait privé de son devenir.

Sur le plan épistémologique, il semble exister une relation entre ce déficit de perspective anthropologique et l'exigence méthodologique consistant à se référer exclusivement aux preuves matérielles apportées par l'archéologie. Dès lors que le symbolisme est rapporté trop étroitement à des artefacts, sa signification se distend et se perd. Mais comme pensée d'un processus de constitution du phénomène humain dans sa globalité, il sert à appréhender une réalité humaine complexe, au sein de laquelle biologie, technologie et société ne sont jamais séparés et la frontière entre nature et culture jamais complètement remise. La pensée symbolique de Sapiens est éminemment requise dans la tentative de recréation du contexte de son émergence : c'est en ce sens que la théorisation du phénomène humain, c'est-à-dire l'explicitation par l'archéologue de sa conception anthropologique, nous semble un préalable nécessaire à l'utilisation du concept de symbolisme. Chercher l'origine du sens implique de donner du sens : plutôt que refuser ce fait au nom d'une objectivité illusoire, il nous semble plus judicieux d'en accepter la charge, qui est à la fois celle du récit et celle de la pensée.

Le symbolisme n'est pas un objet archéologique : dès lors que l'on essaie de s'en saisir, il disparaît dans la forêt controversée des critères de sa détermination. C'est parce qu'il n'a pas d'origine, parce qu'il est le milieu même de désignation de ses objets, qu'il est insituable. En introduisant ce concept, Leroi-Gourhan a « anthropologisé » la préhistoire, c'est-à-dire non seulement l'humanité du Paléolithique supérieur, mais tout le processus d'hominisation, en différant le plus possible le « coup d'envoi anthropologique » de l'humanité. En déposant

¹⁶⁰ De Beaune, Sophie A. « Introduction à l'émergence des capacités cognitives chez l'homme ». *L'archéologie cognitive: techniques, modes de communication, mentalités*. Treuil, René (dir.). Paris, France: Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2011, p.35.

¹⁶¹ Bar-Yosef, Ofer. « Le cadre archéologique de la révolution du paléolithique supérieur ». *Diogenes* 214, n° 2 (2006).

in fine celui-ci dans la station debout et la libération de la main, autrement dit dans une disposition corporelle, il fait accéder l'archéologie, par-delà l'anthropologie sociale, à une « anthropologie du geste »¹⁶². Chercher l'origine de la « pensée symbolique » est un non-sens, puisque le symbolisme a été appliqué à la préhistoire précisément pour délier les notions d'origine et de causalité et ouvrir l'archéologie à une sémiologie générale.

¹⁶² L'expression est de Jousse, Marcel. *L'anthropologie du geste*. Paris, France: Gallimard, 2008. Il s'agit pour Marcel Jousse de poser, en-deçà de l'enfermement de l'anthropologie sociale dans le langage, les bases d'une anthropologie du geste, de l'oralité et du rythme.

Table des matières

Introduction.....	3
Histoire du « symbolisme » dans l'archéologie préhistorique.....	5
1.1. L'art et la spiritualité de l'homme paléolithique.....	5
1.2. Les symboles techniques, verbaux, esthétiques	7
1.3. Symbolisme et « modernité comportementale »	12
Archéologie du symbolisme	17
2.1. Le goût de l'insolite : bolas, curios et pierres-figures	17
2.2. Puissance symbolique, esthétique fonctionnelle, complexité de l'industrie lithique.....	20
2.3. Les symboles de la différenciation sociale : parures, ornements, colorants	25
2.4. « A l'aube des images » : stries, marques, signes géométriques.....	28
Anthropologie du symbolisme en préhistoire.....	34
3.1. L'hominisation en question	34
3.2. L'origine du symbolisme : un cercle herméneutique.....	38
Conclusion	41
Bibliographie	46
Annexe 1 : Représentation schématique de l'histoire de l'art préhistorique.....	49
Annexe 2 : Schéma d'acquisition progressive de caractéristiques comportementales pleinement humaines	50

Bibliographie

1. Bibliographie principale

- Ouvrages :

Boule, Marcellin. *Les hommes fossiles: éléments de paléontologie humaine*. Paris, France: Masson, 1921.

Breuil, Henri. *Quatre cents siècles d'art pariétal: les cavernes ornées de l'âge du renne*. Édité par Fernand Windels. Paris, France: M. Fourny : Art et industrie, 1974.

Clottes, Jean. *Pourquoi l'art préhistorique ?* Paris, France: Gallimard, 2011.

D'Errico, Francesco, et Lucinda Ruth Backwell. *From tools to symbols: from early hominids to modern humans*. Johannesburg, Afrique du Sud: Wits University Press, 2005.

Leroi-Gourhan, André. *Le geste et la parole*. Vol. I. Paris, France: Albin Michel, 1964.

———. *Le geste et la parole*. Vol. II. Paris, France: Albin Michel, 1965.

Lewis-Williams, David. *L'esprit dans la grotte: la conscience et les origines de l'art*. Traduit par Emmanuel Scavée. Monaco, France: Éditions du Rocher, 2003.

Lorblanchet, Michel. *Les origines de l'art*. Paris, France: Le Pommier, 2006.

Otte, Marcel. *À l'aube spirituelle de l'humanité: une nouvelle approche de la préhistoire*. Paris, France: O. Jacob, 2012.

- Chapitres d'ouvrages :

Delporte, Henri. « Symbolisme et symbolique ». *La préhistoire au quotidien: mélanges offerts à Pierre Bonenfant*, 1996, 75.

- Périodiques :

Diogenes 2006/2 (n° 214). « Naissance de la pensée symbolique et du langage ». Presses universitaires de France. ISSN : 0419-1633.

D'Errico, Francesco, Christopher Henshilwood, Graeme Lawson, Marian Vanhaeren, Anne-Marie Tillier, Marie Soressi, Frédérique Bresson, et al. « Archaeological Evidence for the Emergence of Language, Symbolism, and Music—An Alternative Multidisciplinary Perspective ». *Journal of World Prehistory* 17, n° 1 (mars 2003): 1-70.

McBrearty, S., et A. S. Brooks. « The Revolution That Wasn't: A New Interpretation of the Origin of Modern Human Behavior ». *Journal of Human Evolution* 39, n° 5 (novembre 2000): 453-563.

2. *Autres références*

- Ouvrages :

Bon, François. *Préhistoire: la fabrique de l'homme*. Paris, France: Éd. du Seuil, 2009.

Jousse, Marcel. *L'anthropologie du geste*. Paris, France: Gallimard, 2008.

Lévi-Strauss, Claude. *Anthropologie structurale: avec 13 schémas dans le texte*. Paris, France: Pocket, 1997.

———. *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris, France: Presses universitaires de France, 1949.

Morin, Edgar. *Le paradigme perdu: la nature humaine*. Paris, France: Éditions Points, 2016.

Peyrony, Denis, et Capitan, Louis. *Éléments de préhistoire*. Ussel, France: G. Eyboulet, 1923.

Richir, Marc. *L'expérience du penser: phénoménologie, philosophie, mythologie*. Grenoble, France: J. Millon, 1996.

Teilhard de Chardin, Pierre. *Le phénomène humain*. Paris, France: Éd. du Seuil, 1955.

Treuil, René, éd. *L'archéologie cognitive: techniques, modes de communication, mentalités*. Paris, France: Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2011.

- Chapitres d'ouvrages :

Slimak, Ludovic. « L'émergence des formes du paléolithique supérieur, une nécessaire déconstruction ». *La préhistoire de l'Europe occidentale*. Gagnepain, Jean (dir.). Musée de Préhistoire des Gorges du Verdon, 2005.

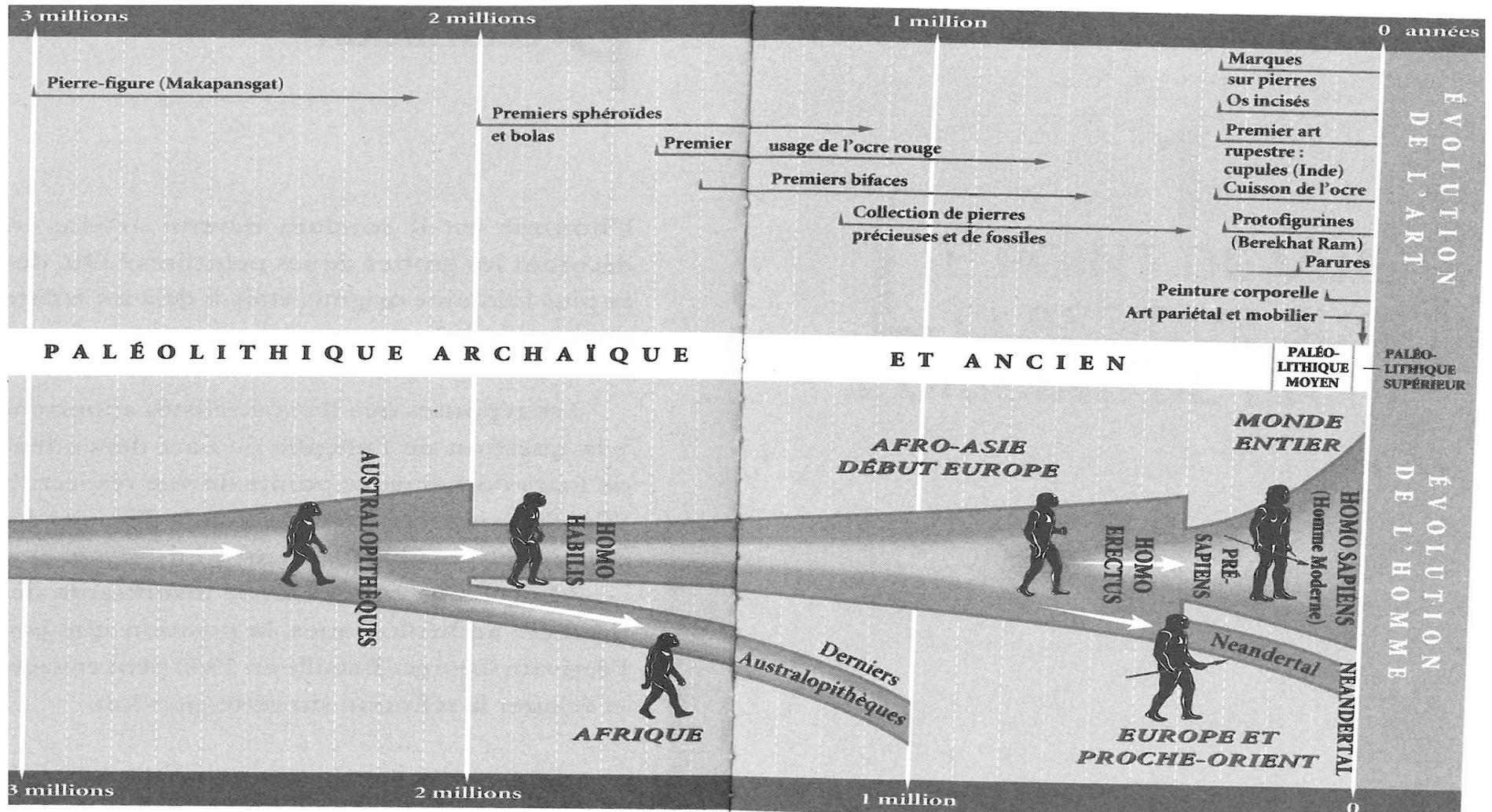
- Périodiques :

Romandini, Matteo, Marco Peresani, Véronique Laroulandie, Laure Metz, Andreas Pastoors, Manuel Vaquero, et Ludovic Slimak. « Convergent evidence of eagle talons used by late Neanderthals in Europe: a further assessment on symbolism ». *PloS one* 9, n° 7 (2014).

- Internet :

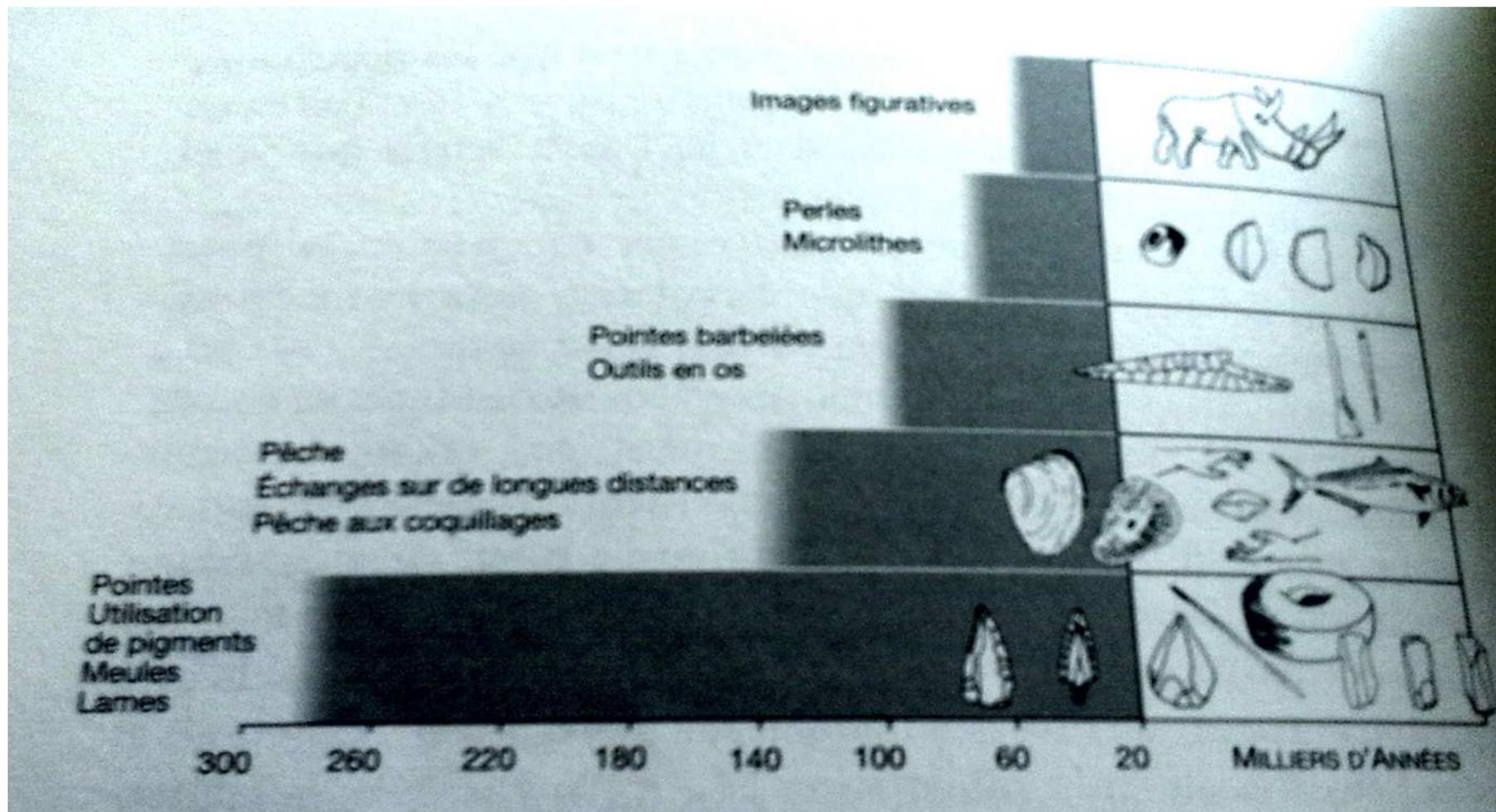
Morin, Hervé. « Néandertal s'aventurait au fond des grottes, 140 000 ans avant « Homo sapiens » ». *Le Monde.fr*, 25 mai 2016, sect. Sciences. http://www.lemonde.fr/archeologie/article/2016/05/25/140-000-ans-avant-homo-sapiens-neandertal-s-etait-approprie-le-monde-souterrain_4926458_1650751.html.

Annexe 1 : Représentation schématique de l'histoire de l'art préhistorique



Extrait de : Lorblanchet, Michel. *Les origines de l'art*. Paris, France: Le Pommier, 2006, p. 10-11.

Annexe 2 : Schéma d'acquisition progressive de caractéristiques comportementales pleinement humaines



Extrait de : Lewis-Williams, David. *L'esprit dans la grotte: la conscience et les origines de l'art*. Traduit par Emmanuel Scavée. Monaco, France: Éditions du Rocher, 2003, p. 118.

Remerciements

À Ludovic Slimak, pour son accueil fraternel sur la fouille du Grand Abri aux Puces, et au-delà, dans le monde de la Préhistoire.

À François Bon, pour son suivi intellectuel bienveillant et fécond.

À Francis Jach et Jacques Azéma, pour leur introduction généreuse à l'univers des grottes profondes.

À Florian Forestier, pour les échanges lumineux et les recommandations philosophiques.

À Lucie Rifad, pour le séjour propice et mémorable à Foix.